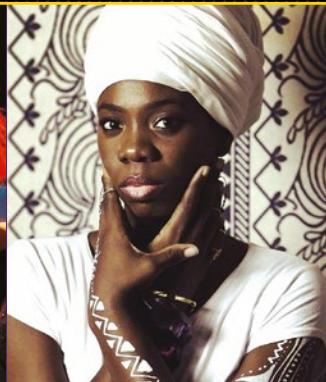


FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français dans le monde

DOSSIER **JEUX DE LA FRANCOPHONIE QUELS TALENTS !**



PORTRAIT

Mory Sacko, l'étoile de la gastronomie africaine

LITTÉRATURE

Alain Mabanckou
en Amérique

PÉDAGOGIE

Solarpark, l'idée lumineuse d'un cartable solaire

PREMIUM

méthode de français

L'essentiel sur 2 niveaux

TOUT EN UN

leçons + exercices

PREMIUM
méthode de français

A1

TOUT EN UN
leçons + exercices



A1

CLE
INTERNATIONAL

PREMIUM
méthode de français

A2

TOUT EN UN
leçons + exercices



A2



CLE
INTERNATIONAL

ACTUALITÉ

Focus	
Non, la francophonie n'est pas blanche	2
Hela Hazgui	
À lire	4
Écouter, voir	6
Portrait	
Mory Sacko, l'étoile montante de la gastronomie	8
Coumba Diop	
DOSSIER	
Jeux de la Francophonie	
Quels talents !	
Dossier réalisé par Coumba Diop	
Présentation	
Les Jeux : une opportunité pour la jeunesse francophone	10

Portraits

Un vivier de talents francophones 12

Focus

Les coulisses des Jeux de Kinshasa 16

PASSERELLES

Littérature

Mabanckou en Amérique 18

Dominique Mataillet

Mode

L'Afrique a du style 20

Chloé Larmet

L'aventure du tissu ndop 21

Inès Oueslati

Beaux-Arts

La peinture corporelle aux sources de la peinture moderne 22

Propos recueillis par Muriel Devey Malu-Malu

Patrimoine

Les sites rupestres du massif de Lovo 24

Coumba Diop

PÉDAGOGIE

Initiation

Quand les enfants découvrent les arts africains 25

Inès Oueslati

Initiative

Solarpark : une idée lumineuse 26

Hela Hazgui

Formation

L'Artisto, le théâtre dans le quartier 28

Inès Oueslati

Fiche pédagogique

Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique* 30

Nicole Blondeau et Ferroudja Allouache

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs,

En lisant ce numéro de *Francophonies du monde*, vous serez émerveillés par la richesse du contenu dont le maître mot est la créativité. En effet, de la création artistique au sport le lien est rapidement établi. En fait ce sont deux activités apparemment inconciliables mais qui ont des aspects complémentaires. Si l'art est une forme d'expression qui fait travailler l'esprit, le sport fait agir le corps. Or l'homme, c'est le corps et l'esprit. C'est tout l'enjeu des Jeux de la Francophonie, un espace de fédération de tous les talents dans leur diversité et leur particularité. Les pays francophones ont toujours vibré et continuent de faire vibrer le monde au niveau artistique et sportif. C'est la raison pour laquelle, l'Organisation internationale de la Francophonie va au-delà de la dimension linguistique pour faire éclore les jeunes talents. Cela a été prouvé par le rayonnement des athlètes et des artistes, qui, au-delà de leurs pays, honorent la Francophonie ; une manière de vivre l'interculturalité, surtout dans un environnement globalisant. Ce numéro est la vitrine des instants de création des talents francophones. Un clin d'œil aux prochains Jeux de la Francophonie, qui se dérouleront à Kinshasa du 19 au 28 août 2022. Une autre façon de vaincre le coronavirus. Bonne lecture,

Baytir Kâ, président de l'APFA-OI

ABONNEZ-VOUS!

FRANCOPHONIES
DU MONDE
**le français
dans le monde**

Abonnement NUMÉRIQUE 1 an :

49 euros
(6 numéros en PDF interactif du *Français dans le monde*
+ 3 *Francophonies du monde*
en PDF interactif
+ espace abonné en ligne)

Abonnement PREMIUM 1 an :

88 euros
(6 numéros du *Français dans le monde*
+ 3 *Francophonies du monde*
+ espace abonné en ligne)

Abonnement INTÉGRAL 1 an :

99 euros
(6 numéros du *Français dans le monde*
+ 3 *Francophonies du monde*
+ 2 *Recherches et Applications*
+ espace abonné en ligne)

Plus de détails sur : www.fdlm.org

Les frais d'envoi sont inclus dans tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS !

+33 (0)1 40 94 22 22 • fdlm@cometcom.fr / sferrand@fdlm.org

Francophonies du monde n° 7

Supplément au n° 435 du *Français dans le monde*
(numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directeur de la publication : JEAN-MARC DEFAYS - FIPF

Rédactrice en chef : GHADA TOUILI

Relations commerciales : SOPHIE FERRAND

Maquette - secrétariat de rédaction : CLÉMENT BALTA

Correction : JULIETTE BAIN-COHEN-TANUGI

Photos de couverture : © M. Doumbouya / F. Fayar / J. F. Q. Moussoki Mitchum / M. B. Diouf / N. Darwiche / L. Diby / Moonaya / E. Laté / P. Bourdrel et In Your Face

© CLE international 2021



Revue de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF), réalisée avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'océan Indien (APFA-OI)



LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 92, avenue de France - 75013 Paris
Rédaction : +33 (0)1 72 36 30 71 - www.fdlm.org cblatta@sejer.fr
Abonnements : +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax : +33 (0)1 40 94 22 32
FIPF - Tél. : +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fipf.org secretariat@fipf.org

fdlm@fdlm.org - www.fdlm.org, onglet « Suppléments »

NON, LA FRANCOPHONIE N'EST PAS BLANCHE...

Sur le thème : « Francophones, pourquoi se rapprocher ? », une émission de Radio-Canada diffusée le 26 mai dernier a permis de mieux saisir combien la francophonie des Amériques ne se limitait pas au Québec, et les liens qu'elle pouvait tisser pour grandir et essaimer.



En arrivant à Toronto, j'ai été choquée de découvrir que la francophonie n'était pas blanche. J'ai grandi avec l'idée que tous ceux qui parlent français viennent des pays européens, raconte, amusée, la Québécoise Isabelle Ménard, animatrice de Radio-Canada, lors de la rencontre virtuelle réalisée en marge du Sommet sur le rapprochement des francophonies canadiennes, organisé par le Centre de la francophonie des Amériques et animé par productrice québécoise Alexandra Diaz, le 26 mai dernier.

Autour d'une « table ronde » composée de petits écrans, quatre personnalités des domaines artistique, médiatique et politique, et provenant de différentes régions du Canada, se sont donné rendez-vous pour débattre de la question du rapprochement de la communauté francophone canadienne, son importance et ses limites. Chacun des invités a raconté son « choc culturel », à la découverte de la francophonie d'un pays qui est le leur. En effet, la francophonie canadienne n'est ni blanche ni québécoise. Elle n'est pas locale. Il n'y a pas un seul mot pour la définir et un seul sens pour l'identifier. « *La francophonie est universelle. Elle se traduit par la pluralité de tous ces accents et se chante en différents temps. C'est ça la beauté et le charme de notre francophonie canadienne* », souligne Laurent Saulnier, vice-président de l'Équipe Spectra de Montréal et responsable de trois importants festivals en Amérique du Nord : les Francos de Montréal, le Festival international de Jazz de Montréal et Montréal en lumière.

Les spectacles : une occasion de vivre en français

Sur le sol canadien, on chante en français. Tous les genres musicaux, rap, reggae, jazz ou rock, s'adaptent à la langue de Molière. Toutefois, la source de référence de ces chansons ne provient pas des répertoires d'Aznavour, Brel, Bécaud ou Jean Leloup. C'est plutôt la synthèse d'une culture riche et métissée. « *Mon rêve, quand j'ai commencé à chanter [à l'âge de 15 ans], était de me frayer un chemin sur la scène internationale. Il fallait donc évoluer selon les modèles américains. Ce qui était ridicule parce que, à l'époque, je ne parlais pas un mot d'anglais* », explique Vincent Vallières, auteur-compositeur-interprète, natif de la ville de Magog (Québec).

Le jeune artiste s'est mis à composer ses chansons en français et a découvert ainsi son originalité. Sa musique lui a permis non seulement de se démarquer, mais aussi de prendre conscience de son appartenance à une communauté qui s'identifie à ses chansons et s'approprie sa musique. « *Mes textes mettent des mots sur ce que les gens, autour de moi, vivent au quotidien* », se réjouit-il. Son art l'a amené, à travers ses tournées hors du Québec, à lever le voile sur une réalité qui l'a profondément ébranlée. « *J'ai compris ce qui se passait à l'extérieur du Québec* », avoue-t-il. Il ignorait qu'en dehors du Québec, il existe d'autres communautés minoritaires éparses de part et d'autre sur l'immense terre canadienne, des communautés « *qui partagent notre langue et nos valeurs, avec qui on est unis* ». Ajoutant : « *Mes spectacles étaient des occasions pour que des familles entières se réunissent pour fêter ensemble la langue française*. »

La richesse des accents

Née à Montréal, d'une mère franco-manitobaine et d'un père anglophone d'origine caribéenne, première mairesse noire de la ville de Cornwall en Ontario, Bernadette Clément porte en elle la diversité canadienne, le multiculturalisme et la dualité linguistique. « *Et j'en suis fière. Je suis née québécoise et je m'identifie aujourd'hui comme étant franco-ontarienne* » raconte-t-elle. Elle a compris le sens de l'appartenance à cette communauté en étant accueillie à bras ouverts par les francophones de Cornwall, il y a trente ans. Aujourd'hui, elle parle en leur nom, en français et en anglais, afin de faire entendre leur voix sur la scène politique, tout en tenant compte de leur pluralité et de leur diversité. « *Ce n'est pas toujours évident de satisfaire toutes les demandes* », précise-t-elle. Mais tant qu'il y a le respect de la diversité et de la différence et tant qu'il y a une reconnaissance des couleurs de la langue que l'on partage, toutes les pistes de rapprochement entre les francophones sont possibles.

Ce respect est au cœur du combat des Franco-Ontariens depuis des années. Ils s'arment ainsi contre l'insécurité linguistique qui menace leur existence. « *Quand on vit à Toronto, on sent le devoir, la responsabilité et l'envie de prendre part à la bataille pour la préservation de la langue française, même si on n'est pas natif de l'Ontario* », témoigne Isabelle Ménard. À Radio-Canada, l'animatrice québécoise valorise dans ses émissions l'usage du français et choisit souvent ses invités parmi la panoplie des artistes francophones.

Même langue, même combat

Le français parlé dans les provinces canadiennes est aussi diversifié que les couleurs de l'automne canadien. Il est à l'image des cultures métissées qu'il a amené à construire et à transmettre d'une génération à une autre. Il se parle avec différents accents, se mélange librement à l'anglais, avec lequel il cohabite. Le français du Canada est teinté de couleurs venant d'ailleurs. « *Le français d'ici est pluriel*, insiste Laurent Saulnier. *Mais c'est vrai que la première fois que j'ai écouté, dans les années 1970, Cano, la troupe musicale de Sudbury, dans le nord de l'Ontario, j'ai trouvé que Marcel Aymard [cofondateur du groupe] avait vraiment un drôle d'accent. C'est d'ailleurs à cause de ça que la troupe ne passait pas à la radio québécoise.* » Pour ce directeur des trois plus grands festivals d'Amérique du Nord, toute langue est en évolution continue. Il faut l'accepter. Le français parlé au Canada est le reflet d'une identité dont on ne peut qu'être fier. Il est certes pluriel, mais il est la mémoire d'une histoire unique. Il est donc évident que les accents sont une richesse à préserver absolument. Pour Laurent Saulnier, la musique est un vecteur essentiel à la survie des francophones canadiens. « *Mais leur rapprochement ne peut pas se faire si l'on continue à se regarder le nombril* », précise-t-il.

La communauté francophone du Canada ne semble pas être consciente de son étendue, de sa diversité et de sa richesse. Elle est pourtant bien présente, sous nos yeux. On ne parle pas français uniquement dans la province du Québec et le Canada, lui, est un pays officiellement bilingue. Mais cette réalité plurielle mérite d'être mise sous les projecteurs, et pourquoi pas sur les cordes de la guitare de Vincent Vallière ! ■



UNE FRANCOPHONIE EN MOUVEMENT

Créé en 2008, le Centre de la francophonie des Amériques vise à mettre en mouvement et à valoriser une francophonie plurielle et diversifiée, à travers différentes activités faites par les francophones pour les francophones. Lancé par le gouvernement du Québec, le Centre se veut un témoin de la volonté politique de la province canadienne « *d'affirmer le leadership mobilisateur qu'il entend exercer pour animer la vaste communauté des francophones et des francophiles des Amériques* », lit-on sur son site. Il a ainsi pour mission de nouer des relations sociales et culturelles avec les communautés francophones. Il offre un espace en ligne consacré à l'épanouissement culturel, à la créativité et à l'innovation. À travers divers évènements et concours, il mise sur les échanges entre ces communautés francophones d'Amérique, leur solidarité et leur coopération. Le tout dans l'optique d'une « *francophonie en mouvement, solidaire et inclusive* ».

Le Centre s'est doté en 2014 d'une « Bibliothèque des Amériques » avec un catalogue de plus de 15 000 livres numériques. Il offre également des pages d'actualités littéraires où figurent des nouvelles, des portraits d'auteurs, des suggestions de lecture... Occasionnellement, de nombreux auteurs sont sollicités pour animer, sur Zoom, des rendez-vous littéraires et des clubs de lecture. On y trouve également une zone pédagogique, réservée aux enseignants des écoles primaires et secondaires afin de les aider à créer leur programme au diapason des actualités littéraires d'une communauté francophone riche et plurielle. Le Centre offre chaque année des programmes de formation intensive tels le Forum des jeunes ambassadeurs de la francophonie des Amériques, le Parlement francophone des jeunes des Amériques, l'Université d'été sur la francophonie des Amériques. ■ H. H.

Pour en savoir plus : <https://francophoniedesamericques.com/>

PEINTURE

MARCEL GOTÈNE : UNE PEINTURE QUI TRAVERSE LE COSMOS



Sans titre, 1961.

C'est à l'univers pictural du peintre congolais Marcel Gotène que Bellarmin Étienne Iloki, professeur de littérature, consacre l'un de ses derniers ouvrages, paru chez L'Harmattan. Un hommage à l'œuvre du célèbre peintre, né 1939 à Yaba, au Congo, et décédé le 20 février 2013 à Rabat (Maroc). Et une réflexion sur l'art en général. Élève du français Pierre Lods, qui fonda l'École de peinture de Poto-Poto, puis de Jean Lurçat, qui a rénové la tapisserie d'Aubusson,

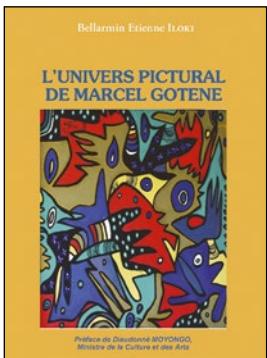
aux côtés duquel il trouva son style, Marcel Gotène a toujours refusé d'être enfermé dans un genre artistique. Il fut un grand solitaire, « parce qu'il savait que c'était là le seul moyen de rester libre ». Convaincu que la vocation du peintre est d'explorer le mystère de la vie, Gotène veillait, « dans son travail, au maintien de l'harmonie entre le minéral, le végétal, l'animal et l'humain ». Pour lui, l'art et le sacré ne font qu'un et l'acte créateur est « la part divine de l'homme qui impose une puissante stylisation à des objets, inconsciemment formée par la nature ».

La peinture de Gotène amène Bellarmin Iloki à s'interroger sur la fonction de l'art et de la création artistique. Vision du monde, expression du secret, peinture de l'infini, révélation du réel, l'art est entrelacement et retour à l'unité, un mouvement « qui traverse le cosmos de l'infiniment petit à l'infiniment grand ». Vécu et vu comme l'expression du vivre-ensemble, l'art, par sa puissance d'évocation et sa fonction de « dévoilement », envoie un message fort à celui qui est en quête du sens de la vie et qui sait regarder. ■

Muriel Devey Malu-Malu

Bellarmin Étienne Iloki, *L'univers pictural de Marcel Gotène*, L'Harmattan

Un article à retrouver in extenso sur le site de l'auteure : <https://www.makanisi.org/lunivers-pictural-de-marcel-gotene-devoilement-et-retour-a-l-unite>



LITTÉRATURE

FATOU DIOME, L'AMOUR ET LE RÊVE EN BANDOULIÈRE

Vingt ans après *La Préférence nationale*, Fatou Diome renoue avec la nouvelle, genre dans lequel elle excelle. Dans *De quoi aimer vivre*, elle scrute les comportements de personnages à travers dix nouvelles. « J'ai écrit ce texte avant la pandémie, et la Covid est devenue comme une confirmation de cet isolement », précise l'écrivaine franco-sénégalaise. « J'écris sur des personnages isolés, enfermés dans leur solitude, en train de réfléchir. Le berger est par exemple face à la machine judiciaire. Il est seul aussi face à sa conscience d'homme qui le fait agir pour aider des réfugiés, malgré les risques qu'il encourt. », poursuit-elle. Si ces personnages rêvés ou croisés ont peu de choses en commun, ils partagent tous l'irrépressible désir d'être aimés en retour, d'où le choix du titre de l'ouvrage. « On parle toujours de gagner sa vie,



je trouve que les poches pleines, l'assiette pleine ou le grenier rempli ne suffisent pas à assurer notre subsistance. Nous avons aussi besoin d'avoir quelque chose dans l'âme et le cœur. Sans amour, sans bonheur de vivre, nous sommes comme des arbres qui se dessèchent », explique celle qui a réalisé un portrait touchant de son grand-père pêcheur, un féministe avant l'heure à qui elle rend un bel hommage. « Lorsque je lui ai demandé ce qu'il y avait là-haut, derrière le ciel, il m'a dit : il y a tes rêves. Si tu ne les oublies pas, ils se réaliseront parce que les hommes qui oublient leurs rêves ne grandissent plus. » L'amour pour alléger le quotidien, le rêve pour s'exhorter à vivre. ■ Coumba Diop

Fatou Diome, *De quoi aimer vivre*, Albin Michel

DESSINE-MOI LA LIBERTÉ

DESSINATEUR DE PRESSE...



C'est à l'initiative de Cartooning for Peace/Dessins pour la Paix, l'association créée en 2006 sous l'impulsion de Plantu et de l'ancien secrétaire général des Nations unies Kofi Annan, que paraît chez Calmann-Lévy l'ouvrage *Africa*, qui s'inscrit dans la Saison Africa2020 (reportée d'un an en raison de la pandémie). Son but : rassembler et faire connaître le travail de plusieurs dessinateurs de presse africains. Une idée née le 3 mai 2019, lors de la Journée mondiale de la liberté de la presse organisée sous l'égide de l'Unesco à Addis-Abeba, en Éthiopie. C'est à ce moment-là que sera justement signée – par un collectif de 457 dessinateurs de presse – une déclaration pour la reconnaissance du dessin de presse comme un droit fondamental, article qu'on retrouve à la fin du recueil.

Reconnaissance plus que nécessaire car, aussi étrange que cela puisse paraître, on sait notamment avec *Charlie Hebdo* que dessiner tue. Ou peut nuire gravement à la santé. Mais les parcours des vingt-cinq « journalistes-artistes » africains présentés ici – dont nos pages ont déjà pu se faire l'écho, comme le Guinéen Oscar (*FDM* n° 6) ou l'Ivoirien Zohoré (*numéro spécial BD africaine de Francophonies du Sud* n° 45) – montrent que le risque est bien réel : autocensure, notamment sur la religion, surveillance rapprochée, menaces

conduisant à l'exil, comme pour l'Égyptien Sherif Arafa ou le Tchadien Achou, voire à l'enfermement, dont peuvent témoigner par exemple les Algériens Dilem et Nime. « Si tu n'as pas été jeté en prison, c'est que tu n'es pas un bon caricaturiste », ironise ainsi le Malaisien Zunar.

Les textes de René Guitton, chantre du dialogue entre l'Orient et l'Occident, « croquent » ainsi le portrait de ces portraitistes hors pair d'une époque. Comme le dit le dessinateur algérien L'Andalou en reprenant la sentence de Desproges, si « on peut rire de tout mais pas avec tout le monde », on ne peut non plus le faire « n'importe quand ». Et pas n'importe où, avons-nous envie d'ajouter. Il ne s'agit évidemment pas de faire l'apanage des vertus démocratiques du Nord, mais de montrer comment s'exerce, crayons à la main, la résistance au cœur des régimes qui leur sont hostiles. Et c'est alors par-delà les frontières, grâce aussi aux réseaux sociaux qui permettent de passer outre la censure des supports classiques, que se fait jour le partage de valeurs proprement humanistes, où tous louent le culte salvateur de l'impertinence. Certains ont des causes qui leur tiennent à cœur, comme la biodiversité pour le Malgache Pov ou le féminisme pour Willis from Tunis, mais ils ont en commun de s'attaquer aux puissants et à l'injustice en même temps qu'ils établissent avec leur lecteur un échange franc et direct, signe de la plus cruciale des indépendances : celle de l'esprit. En n'hésitant pas à franchir la ligne rouge, par leur engagement et souvent leur courage, ces dessinateurs de presse africains montrent combien la liberté d'expression s'use si on ne s'en sert pas. Peu importe la forme, au fond : si cette liberté est un droit de l'homme fondamental, elle est aussi pour eux un devoir. ■ Clément Balta

PLANTU & CARTOONING FOR PEACE

AFRICA



Texte de
René
Guitton

LÉGENDES : En haut : dessin de Glez (Burkina Faso). Ci-contre : du dessinateur algérien L'Andalou. Ci-dessous : Willis from Tunis.



SPECTACLE

FAIRE REVIVRE L'ÉLOQUENCE DES GRIOTS



Je suis griot. C'est moi Djeli Mamadou Kouyaté... Depuis des temps immémoriaux, les Kouyaté sont au service des princes Keita du Manding : nous sommes les sacs à paroles, nous sommes les sacs qui renferment des secrets plusieurs fois séculaires. L'art de parler n'a pas de secret pour nous ; sans nous les noms des rois tomberaient dans l'oubli, nous sommes la mémoire des hommes ; par la parole nous donnons vie aux faits et gestes des rois devant les jeunes générations. »

Cet extrait du livre *Soundjata ou L'épopée mandingue* de l'historien Djibril Tamsir Niane, publié en 1960, définit ce qu'était le griot en Afrique de l'Ouest au Moyen Âge. Aujourd'hui, il n'y a plus ni rois ni princes. Les Kouyatés, griots, ont disparu depuis longtemps, emportant avec eux leur héritage, leur métier et leur savoir-faire. Mais la mémoire de la parole n'a pas été effacée pour autant. Le pouvoir du mot a été transmis aux artistes africains, qui deviennent, à leur tour, « les sacs à paroles » qui « renferment les secrets » et les maux de l'humanité.

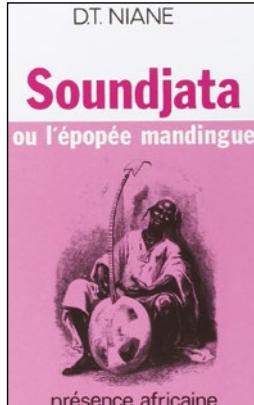
Le slameur, comédien et metteur en scène Zahiroo et le chanteur Bomou Mamadou perpétuent, à leur manière, la tradition des griots sur scène grâce à leur spectacle donné le vendredi 11 juin à la galerie Christian Latier, à Abidjan. Intitulé *Le Griotacle : Renaissance*, ce spectacle est placé sous le patronage

d'Arlette Badou Kouamé N'Guessan, ministre de la Culture et de l'Industrie des arts du spectacle de la Côte d'Ivoire, et parrainé par Koffi Kouadio, président exécutif de la Fondation 225, qui œuvre à l'intégration ouest-africaine.

Une jeunesse ivoirienne en effervescence

Le Griotacle : Renaissance ravive non seulement un souvenir et une tradition éteinte, mais injecte aussi un sang nouveau à l'Histoire, celui de la jeunesse ivoirienne en effervescence. Les artistes renommés céderont, par moments, leur « pouvoir de la parole » à des paroliers en herbe, qui n'attendent que cette occasion pour faire exploser leurs mots de colère et d'indignation.

Parmi ces nouveaux « artisans du verbe » figure Carra Souagnon, 17 ans, une jeune recrue de la compagnie Woodywély, que préside Mathieu Yeboa alias Zahiroo, et qui a séduit les « maîtres de la parole » par les mots, âpres et violents, qu'elle martèle à répétition comme pour les graver à jamais dans les mémoires : « Je l'ai mérité... Peut-être bien. Passionnément à la folie, mais pas de tout... Alors... Pourquoi faut-il que je me cache... que je ferme les yeux sur ce qui se passe... que je passe, on passe... chaque fois que l'on me casse ma fierté, sans que je n'aie rien demandé... »



DANSE

GERMAINE ACOGNY, LA MÈRE DE LA DANSE CONTEMPORAINE AFRICAINE



© Huy Kim via Germaine Acogny

Pas un seul matin où Germaine Acogny déroge à son rituel : marcher le long de la mer et méditer sur la plage, dans un village de pêcheurs à une cinquantaine de kilomètres de Dakar. Est-ce l'un des secrets de sa sérénité ? À 77 ans, cette danseuse et chorégraphe franco-sénégalaise a décroché en début d'année le Lion d'or de danse à Venise pour l'ensemble de sa carrière. Une récompense qu'elle accueille avec beaucoup d'humilité :

« Je n'ai pas visé le succès. C'est le plaisir de travailler, l'amour de la danse qui ont contribué à tout cela. Il faut également savoir se tenir à une décision prise et ne pas la lâcher. » Sa décision à elle, c'est la danse envers et contre tous : « Je crois en la capacité de la danse à changer la vie des gens, et je me suis toujours engagée à partager ma passion comme acte de transformation et de régénération. »



Carra Souagnon chantera ainsi la liberté de la femme africaine. Elle calmera aussi haut et fort le droit à la vie digne par la force de la parole et de l'action féminine. Carra Souagnon est la fille de Laetitia Aphing-Kouassi, directrice de l'entreprise sociale Solarpark (*lire pages 26-27*), fondatrice et présidente du réseau des Femmes entrepreneures engagées et solidaires (les Fées) et secrétaire générale et porte-parole de la Plateforme nationale du leadership féminin et de l'autonomisation (PNLFA). Carra a ainsi pu reprendre le flambeau car elle a été témoin du long combat mené par sa mère dans la réalisation de ses projets et de ses ambitions. Elle a vécu auprès de cette infatigable battante qui a su briser les chaînes d'un mariage violent et abusif sans avoir peur d'assumer seule la responsabilité d'élever ses quatre enfants et de bâtir une carrière d'entrepreneuse. Cette mère, qui malgré les blessures et les échecs, a repris sa vie en main. Elle s'est remariée et a eu encore trois enfants.

La jeune Carra Souagnon ne s'identifie pas comme « féministe », mais plutôt comme « humaniste », parce qu'elle croit que la voix des femmes qui s'élève pour réclamer la dignité et le respect fait écho à celle des enfants que l'on exploite dans les champs et auxquels on arrache le droit à l'éducation.

Désormais, l'art de parler n'a pas de secret pour cette jeunesse ; sans elle, sans les mots qu'elle porte, les maux des hommes, des femmes et des enfants tomberaient dans l'oubli, elle est la mémoire de ceux qui souffrent en silence. Aujourd'hui, par la parole nous donnons vie non pas aux faits et aux gestes des rois, mais aussi à ceux des « griotacles ». De vrais « sacs à paroles » modernes renfermant des secrets plusieurs fois séculaires.

L'art de parler est un pouvoir qui marque la mémoire et trace l'avenir puisque, comme le dit le proverbe, « *les flèches, comme les paroles, une fois lancées, ne reviennent plus* ». ■

Hela Hazgui

Née au Bénin, Germaine Acogny a grandi au Sénégal, où elle a créé en 2004, à Toubab Dialaw, un petit village situé sur la côte au sud de Dakar, une prestigieuse école de danse avec son mari, Helmut Vogt : l'École des sables.

Cette école offre des formations quasi gratuites à des danseurs venus de tout le continent. Ainsi, depuis sa création, l'établissement a formé plus de 700 danseurs, essentiellement originaires d'Afrique subsaharienne. Il n'est donc pas étonnant que la Biennale de Venise ait décerné la prestigieuse récompense à celle qui est considérée comme « la mère de la danse contemporaine africaine » et qui a fait des tournées dans le monde entier.

Sa vision de la danse, elle la définit ainsi : « *Le mouvement artistique dans lequel j'inscris mon propre travail, bien qu'enraciné dans nos traditions populaires, n'est pas un retour à nos racines. Au contraire, c'est une voie très différente, résolument urbaine et moderne.* » Germaine Acogny, qui a notamment dirigé de 1977 à 1982 Mudra Afrique, l'école



▲ Dans *À un endroit du début* (2015), dont elle signe la chorégraphie.

© Archives Germaine Acogny

de danse fondée par Maurice Béjart et l'ancien président sénégalais Léopold Sédar Senghor, craint toutefois pour la survie de son école, confrontée à des problèmes financiers et menacée de fermeture. Espérons que son Lion d'or contribuera à assurer la pérennité de l'établissement. ■

Coumba Diop

MORY SACKO L'ÉTOILE MONTANTE DE LA GASTRONOMIE

Il a ouvert son tout premier établissement en 2020 à Paris. Pas vraiment une année faste pour la restauration... Peu importe, ce Malien et Sénégalais d'origine fait une entrée remarquée et remarquable dans le monde des fins gourmets, en proposant une cuisine aux accents mêlés, français, africains et japonais, qui lui vaut déjà une étoile au *Guide Michelin*.



Le hasard fait bien les choses. » Voilà un dicton qui ne pouvait mieux illustrer la trajectoire de Mory Sacko ! Né en région parisienne le 24 septembre 1992 d'une mère sénégalaise et d'un père malien, ce nouveau visage de la gastronomie française a décidé de devenir cuisinier après avoir regardé des reportages culinaires à la télévision. Il est alors âgé de 14 ans. Sixième enfant d'une fratrie de neuf, passionné de mangas, il développe son attrait pour la cuisine et finit par rejoindre le milieu de l'hôtellerie, qui le « fascine ».

Durant ses années d'apprentissage, celui qui remercie tous les jours ses parents de « *lui avoir inculqué le goût du travail et de l'effort* » se formera dans les lieux d'exception qui l'ont tant fait rêver. Il travaillera notamment au Shangri-La, un palace parisien à quelques pas de l'Arc de Triomphe, ou encore au Royal Monceau, autre établissement de prestige, aux côtés du chef japonais Nobu Matsuhisa. « *Il me challengeait sans cesse en me demandant de créer un plat*, se souvient-il. *Un jour, j'ai réalisé un magret de canard à la patate douce et aux framboises. Il l'a goûté et l'a mis à la carte.* » Ce plat, plébiscité par les clients, renforce sa confiance en lui.

En 2015, la carrière de Mory Sacko prend un nouveau tournant. Il intègre l'équipe du Mandarin oriental, un hôtel de luxe tout près de la place Vendôme où officie le chef doublement étoilé Thierry Marx. Dont il devient, quatre ans plus tard, le sous-chef. Une consécration qui ne l'empêche pas de caresser en secret le doux rêve d'être un jour à la tête de son propre établissement. Il en a d'ailleurs déjà trouvé le nom : MoSuke, contraction entre son prénom et Yasuke, un ancien esclave devenu le premier samouraï africain du Japon au XVI^e siècle.



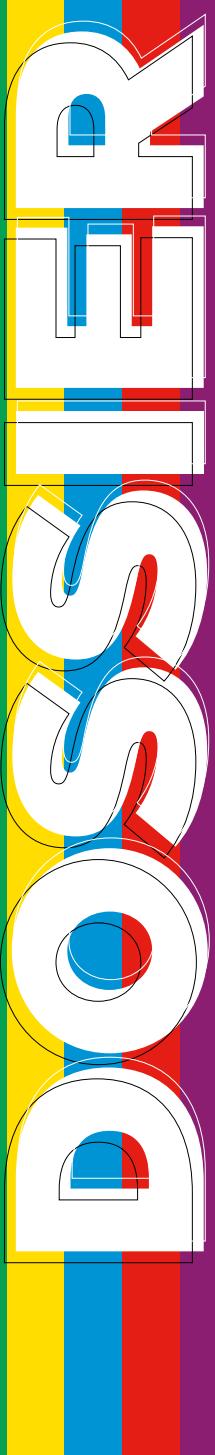
© Facebook/Mory Sacko

Paris-Dakar et jusqu'à Tokyo

Ainsi, en 2020, le jeune cuisinier participe à l'émission et concours culinaire *Top Chef*, dans l'espoir de remporter les 100 000 euros promis au gagnant. Il ne décroche pas la récompense convoitée mais concrétise son rêve en ouvrant son restaurant en septembre de la même année. Situé dans le XIV^e arrondissement de Paris, celui-ci propose une carte aux influences africaines et japonaises, une alliance inattendue qui lui vient de sa passion pour la culture japonaise et de ses origines africaines.

Sa cuisine, qu'il définit comme « *plurielle et inventive* », est un mélange de touches françaises et de saveurs africaines agrémentées d'influences japonaises. Ses plats offrent ainsi des propositions inédites : sole en feuille de bananier accompagnée entre autres d'attiépé, turbot et plantain sauce shito, bœuf sauce mafé au tamarin, ou encore ananas rôti au shiso et son sorbet au bissap (un jus d'hibiscus). Une créativité qui fait mouche.

Le 18 janvier 2021, à peine quatre mois après l'ouverture de MoSuke, il décroche sa première étoile. Une consécration pour ce jeune cuisinier de 28 ans : « *C'est l'une de mes plus grandes fiertés, car mon établissement est le premier restaurant avec une carte aux accents d'Afrique à être distingué par le Guide Michelin. C'est un également un signal fort pour d'autres chefs qui ont des origines africaines ou qui font de la cuisine d'inspiration africaine. Il n'y a pas de frein pour aller chercher une étoile !* » Ou pour glaner les récompenses. Nommé jeune talent de l'année 2020 par le guide gastronomique *Gault & Millau*, il est aussi l'un des cinq chefs les plus prometteurs de la planète selon le prestigieux classement *La Liste*. Un autre rêve à concrétiser ? « *Aller au Japon !* », répond-il. *Je n'y ai jamais mis les pieds et j'adorerais y aller dès que possible.* » Un rêve à portée de main. ■

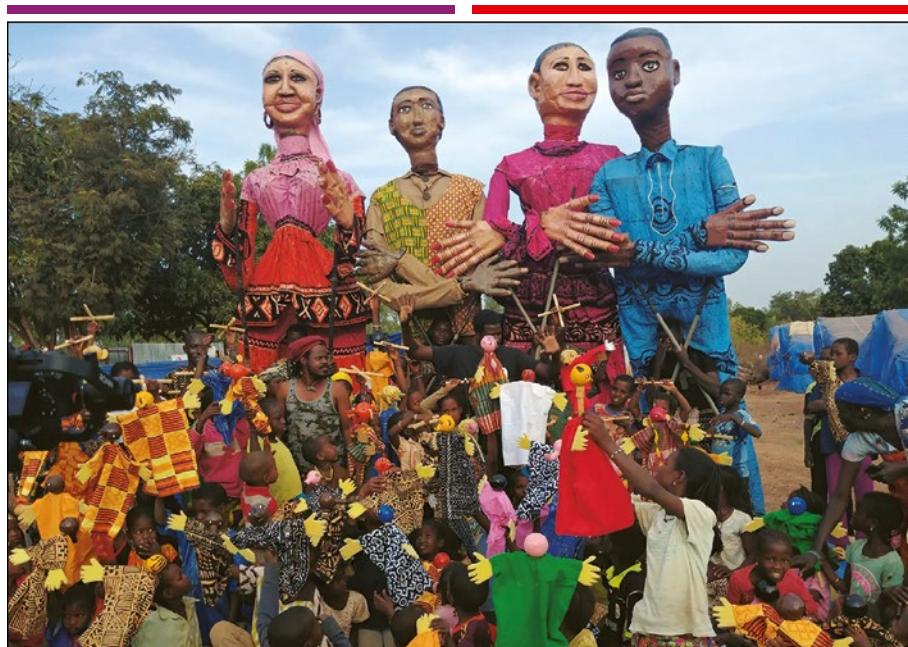


JEUX DE LA FRANCOPHONIE QUELS TALENTS !

DOSSIER RÉALISÉ PAR COUMBA DIOP

La neuvième édition des « Jeux de la Francophonie » aura lieu à Kinshasa, capitale de la République démocratique du Congo, du 19 au 28 août 2022. Organisés tous les quatre ans, dans l'année post-olympique, par le Comité international des Jeux de la Francophonie (CIJF), organe subsidiaire de l'OIF, cet évènement destiné à la jeunesse s'articule autour d'un patrimoine commun : la langue française. Ainsi, 3 500 artistes et athlètes francophones issus des 88 pays membres de la Francophonie s'affronteront à travers une vingtaine de concours culturels ou d'épreuves sportives. Cette alliance de la jeunesse, du sport et de la culture se veut l'illustration de la solidarité francophone, en permettant une formidable rencontre entre ces jeunes artistes et sportifs.

Ce concept original ne leur offre pas seulement une possibilité d'enrichissement, de stimulation et d'expression de leur vitalité. Il leur permet aussi de partager des valeurs phares. Équité, solidarité, excellence et responsabilité seront ainsi les maîtres mots de ces jeux qui se voudront modernes et écologiques. Programmés initialement pour l'été 2021, les Jeux de la Francophonie ont été reportés en 2022 à cause de la pandémie de Covid-19 qui a bouleversé la tenue des évènements internationaux. Plus que jamais en cette période troublée, il est primordial d'encourager la jeunesse à rester motivée, optimiste et confiante. Les 3 500 artistes ont fait preuve de créativité et ont développé une faculté d'adaptation certaine en vue de participer à cette neuvième édition. Face au coronavirus, la culture et le sport auront donc eu le dernier mot. ■



© Compagnie Nama

▲ La compagnie Nama, médaille d'argent aux Jeux d'Abidjan en 2017, dans la catégorie « Marionnettes géantes », fait partie des artistes qui ont reçu le soutien de l'OIF.

P. 10-11

Présentation

P. 12-15

Portraits

P. 16-17

Focus

LES JEUX : UNE OPPORTUNITÉ POUR LA JEUNESSE FRANCOPHONE

Lancés en 1989, les Jeux de la Francophonie offrent, tous les quatre ans, l'occasion à des jeunes francophones issus de tous les pays membres de se rassembler pour une compétition hors-norme. Son originalité : associer disciplines sportives et artistiques.

C'est à Québec qu'est née l'idée de créer un événement où la jeunesse francophone serait valorisée. Nous sommes alors en 1987, et les chefs d'États et de gouvernements qui participent au deuxième Sommet de la Francophonie valident la décision de créer les Jeux de la Francophonie. L'objectif de cette compétition ? Favoriser entre autres le rapprochement des pays de la Francophonie tout en constituant un facteur de dynamisation de sa jeunesse, et contribuer à l'émergence de jeunes talents francophones sur la scène artistique internationale. L'Institution prend la décision d'organiser les jeux en alternance dans un pays du Nord et du Sud, jeux qui comprendront à la fois des compétitions sportives et culturelles.

La première édition se déroule en 1989 dans les villes marocaines de Rabat et de Casablanca. Cette année-là, 900 athlètes et 600 artistes de 39 délégations participent à la compétition qui deviendra au fil des ans, symbole d'ouverture et d'échanges. Après Paris (France, 1994), Antananarivo (Madagascar, 1997), Ottawa et Hull (Canada, 2001), Niamey (Niger, 2005), Beyrouth (Liban, 2009), Nice (France, 2013) et Abidjan (Côte d'Ivoire, 2017), Kinshasa s'apprête à prendre la relève. Cette ville de la République démocratique du Congo, plus grand pays francophone après la France en termes du nombre de locuteurs réels, accueillera la compétition du 19 au 28 août 2022. Les meilleurs jeunes talents, artistes et sportifs, s'affronteront lors de rencontres qui auront pour objectif commun de promouvoir la parité entre les hommes et les femmes et de veiller à l'égalité des chances.

Un évènement qui associe disciplines sportives et culturelles

Les concours culturels de la Francophonie n'ont pas seulement pour vocation de donner la possibilité aux jeunes artistes francophones détectés lors des présélections nationales et internationales de mettre en valeur leurs créations. Ils favorisent également la rencontre entre ces derniers et les professionnels du monde de l'art. Les lauréats, quant à eux, sont pris en charge par l'Institution, qui



© Uf

met en place un dispositif d'accompagnement afin de les aider à développer leur carrière.

Le parcours de Babacar Diouf en est un parfait exemple. Médaillé d'argent au concours culturel de peinture lors des VIII^{es} Jeux de la Francophonie Côte d'Ivoire/Abidjan 2017, ce Sénégalais avait remporté le second prix avec une œuvre représentant un gigantesque cercle blanc à l'allure d'une lune. Ses peintures, quasi monochromes, mêlant arts plastique et écriture ont séduit les professionnels du monde des arts. Aujourd'hui, Babacar Diouf est représenté par La Galerie africaine à Paris.

Les compétitions sportives, quant à elles, mettent en évidence les potentialités des athlètes francophones tout en les préparant à d'autres grands événements sportifs à venir. Médaille d'or dans les épreuves du 1 500 m à l'édition Nice 2013, la Marocaine Arafi Rababe a réitéré son exploit lors de la dernière édition à Abidjan 2017. Un mois plus tard, en août 2017, l'athlète terminera huitième aux Championnats du monde de Londres.

« En 2005, frappé par une crise alimentaire, le Niger avait pu bénéficier du fonds de solidarité mis en place par la communauté francophone, en plus de la prise en charge pour moitié du budget conventionnel des Jeux »

La solidarité en partage, le développement durable dans la ligne de mire

Les Jeux de la Francophonie sont également le moment pour les 88 États et gouvernements membres de réaffirmer à chaque édition leur attachement à la solidarité par le soutien qu'ils apportent au pays organisateur ainsi que leur intérêt pour le développement durable. Ce soutien s'illustre d'abord dans leur contribution à l'éducation de la jeunesse. Par la voie de nombreuses et diverses formations dans l'ensemble des domaines liés à l'organisation des jeux, les jeunes du pays hôte peuvent avoir accès aux métiers du tourisme, de l'hôtellerie, de l'audiovisuel, de la santé et de la sécurité. Pour les besoins de la compétition, les équipements sportifs et culturels, ainsi que les infrastructures routières et hôtelières de la ville hôte, sont rénovés. Lorsque cela est nécessaire, la construction de certaines structures peut être entreprise. Ces travaux, souvent importants, améliorent la vie des habitants et jouent un rôle important dans le domaine touristique. Des initiatives d'autant plus appréciables lorsque les jeux ont lieu dans un pays en développement.

L'édition Niger 2005 en est un exemple parfait par l'élan de solidarité qu'elle souleva. En effet, frappé à l'époque par une crise alimentaire, le Niger avait pu bénéficier du fonds de solidarité mis en place par la communauté francophone, en plus de la prise en charge pour moitié du budget conventionnel des Jeux. Ainsi, en accueillant la cinquième édition des Jeux de la Francophonie, ce pays d'Afrique de l'Ouest a pu bénéficier d'une rénovation complète de ses infrastructures sportives et culturelles et par la même occasion d'une expérience non négligeable en matière d'organisation d'événements internationaux.



▲ La relève est déjà là ! (Ici, sur la scène de la jonglerie avec ballon, à Abidjan, en 2017.)

© OIF

La mobilité comme solution

C'est dans ce cadre que le projet de mobilité des enseignants prend tout son sens. Malgré un système éducatif global en crise dans plusieurs pays membres de la Francophonie, notamment ceux du Sud, il répond à un besoin clairement exprimé en faveur de la mise en place de stratégies de formation et d'apprentissage efficientes et ambitieuses. Ce projet vise ainsi à accompagner les établissements scolaires d'un pays donné dans le domaine de l'enseignement et de l'apprentissage du français, d'une part en palliant un manque ponctuel de professeur(e)s qualifié(e)s de et en français au sein de son système éducatif, et d'autre part en renforçant les compétences professionnelles des enseignant(e)s en exercice dans le pays. Un réseau des professeurs du primaire et du secondaire et de formateurs pourra grâce à ce programme être déployé dans les pays en demande, soit en raison d'un manque ponctuel de personnels qualifiés, soit par volonté de renforcer les compétences professionnelles de ceux en exercice. En 2021, avant le prochain Sommet de la Francophonie qui se tiendra en fin d'année à Djerba, en Tunisie, ce projet de mobilité des enseignants devrait s'ouvrir à deux autres pays membres, le Ghana et la Guinée-Conakry. ■

UN PROGRAMME PLURIDISCIPLINAIRE QUI ALLIE SPORT ET CULTURE

Placé sous les signes de l'équité, de la solidarité, de l'excellence et de la responsabilité, ce grand rendez-vous culturel et sportif offrira l'occasion à la jeunesse francophone âgée de 18 à 35 ans de se dépasser et de rivaliser dans un esprit d'échange, de partage et de découverte.

- 9 compétitions sportives individuelles (athlétisme, handi-athlétisme, judo, lutte libre et lutte africaine, tennis de table) ou collectives (basket féminin, football masculin) et le cyclisme sur route en animation.

• 11 concours culturels, pour un voyage dans le temps et l'espace, avec des arts de la rue (hip-hop, marionnettes géantes et jonglerie), des arts visuels (peinture et sculpture), mais aussi des épreuves de danse de création, de chanson, de conte, de littérature (nouvelles) ou encore de photographie, ainsi que la création numérique en démonstration ■

POUR EN SAVOIR PLUS : <https://www.jeux.francophonie.org>

UN VIVIER DE TALENTS FRANCOPHONES

En plus d'être un tremplin pour de jeunes artistes venus d'horizons divers, les Jeux de la Francophonie leur offrent la possibilité de développer leur talent à l'international. C'est en 2013, à la suite de la VII^e édition organisée à Nice, que l'OIF a décidé de mettre en place un dispositif d'accompagnement des lauréats des concours culturels. Son objectif? Contribuer à développer leur carrière et favoriser leur accès à la scène internationale. Aides diverses portant sur la création, conseils précieux, formations ciblées, diffusion de leurs œuvres, les médaillés sont activement « chaperonnés » par l'Organisation, qui les prend en charge dès la fin de la compétition. Le soutien de l'OIF comprend également l'accès à des résidences, l'appui technique et logistique destiné à concrétiser un projet ou une formation dans leur pays d'origine ou ailleurs, la participation à des tournées ou à des festivals internationaux.

Pour aboutir à ce résultat, l'Institution s'appuie sur l'expertise d'une soixantaine de décideurs indépendants actifs au sein de l'espace francophone. Ces derniers, directeurs de festivals, éditeurs, producteurs ou encore diffuseurs, ont pour mission de donner une nouvelle dimension au parcours artistique des jeunes lauréats. D'une durée de quatre ans, cet accompagnement est uniquement réservé aux artistes du spectacle vivant, des arts visuels et de la création numérique. À un an de l'ouverture de la IX^e édition des Jeux de la Francophonie de Kinshasa, des médaillés qui bénéficient de cet accompagnement depuis les Jeux d'Abidjan 2017 racontent leur parcours.

La conteuse Najoua Darwiche à l'œuvre (ci-dessous aux Jeux d'Abidjan, en 2017).



POCKEMON CREW : LE HIP-HOP COMME UN JEU COLLECTIF

Médaille d'argent aux Jeux Nice 2013 et médaille de bronze aux Jeux Abidjan 2017, ce collectif de danseurs hip-hop est né à Lyon en 1999. À leurs débuts, les cinq jeunes artistes s'entraînent dans la rue, sous les arcades de l'Opéra de Lyon, où ils perfectionnent leurs gestes et leurs techniques.

En les accueillant en résidence en 2003, l'Opéra lyonnais leur offre l'opportunité de se professionnaliser et de développer une écriture chorégraphique sous l'impulsion de son directeur artistique. Le crew s'inspire de sa ville et de la société en mêlant, avec subtilité, poésie et technicité. Au nombre de quarante désormais, les danseurs parcourent le monde aujourd'hui et sont conscients de ce que leur succès doit au soutien de l'OIF.

« Nous avons eu l'opportunité de participer aux Jeux en 2013 et en 2017, avec deux médailles à la clé pour la France. C'est une véritable fierté ! Grâce à l'accompagnement de l'OIF, plusieurs projets se sont présentés à nous dans le cadre d'évènements francophones. Notre travail a été mis en valeur et a permis au Pockemon Crew d'avoir plus de visibilité à travers les pays francophones », souligne le collectif.

Les danseurs français voient les Jeux comme une formidable occasion de mettre en avant leur discipline mais aussi de découvrir l'art et la culture du pays hôte. « Il n'y a aucun évènement équivalent dans le monde pour notre pratique », précisent-ils. Avis aux danseurs francophones ! ■



© CLIF



NAJOUA DARWICHE : LE CONTE À CORPS PERDU

Najoua Darwiche a décroché la médaille de bronze en Contes et conteurs aux Jeux 2017 d'Abidjan avec le conte *Le Paradis perdu*, où elle évoque l'insatisfaction inhérente à la nature humaine. Cette artiste conteuse franco-libanaise issue d'une longue lignée de conteurs, a été bercée par la voix de son père et émerveillée par des nuits de conte à la belle étoile. Après avoir exploré des domaines aussi divers que le cinéma ou le théâtre, elle est retournée au conte avec le besoin viscéral de s'y jeter à corps perdu. Car pour elle, la parole symbolique est un moyen de s'ancrer plus profondément dans le réel afin de comprendre la société d'aujourd'hui.

Depuis lors, elle se produit dans les théâtres et festivals de la scène francophone et internationale et aime particulièrement insérer le conte dans les lieux où on ne l'attend pas. Le rôle des Jeux de la Francophonie et de l'OIF dans le développement de sa carrière ? Elle le résume en ces mots : « L'accompagnement de l'Institution facilite indéniablement les espaces de rencontres et les collaborations artistiques avec des artistes issus d'autres pays. En ce qui me concerne, elle soutient la diffusion et la création de mon travail en solo. » Son conseil aux futurs participants ? S'ouvrir à la rencontre d'esprits curieux. ■



ABOUBACAR BABLÉ DRABA : PIONNIER AFRICAIN DE LA CRÉATION NUMÉRIQUE



© Aboubacar Bablé Draba

Lauréat de la médaille d'argent en création numérique aux VIII^{es} Jeux de la Francophonie et seul Africain parmi les cinq finalistes, cet artiste numérique et réalisateur malien est passionné de vidéo depuis toujours. En 2010, il se lance dans la création numérique en réalisant des clips musicaux. Quelques années plus tard, il participe aux Jeux d'Abidjan 2017 avec « *l'envie de partager [s]a culture avec des artistes venus du monde entier et de défendre le drapeau de [s]on pays dans une discipline dans laquelle le Mali n'avait jamais participé* ». Avec le soutien de l'OIF, sa carrière prend une tournure internationale. Il participe à la programmation artistique de la Francophonie des Jeux Olympiques d'hiver de PyeongChang en 2018, et réalise la même année un *mapping* sur la façade des locaux de l'Organisation à Paris, ainsi que sur la tour de l'Afrique à Bamako.

Également coréalisateur du long-métrage *Barkomo*, sélectionné en compétition officielle au Fespaco en 2019, à Vues d'Afrique

ainsi qu'à plusieurs autres festivals, Aboubacar Bablé Draba reconnaît volontiers le rôle de l'Institution dans l'accélération de sa carrière. « *Ma participation aux Jeux a fait décoller ma carrière artistique. L'OIF, m'a donné l'occasion de faire de nombreuses rencontres professionnelles intéressantes et de gagner des trophées d'honneur dans mon pays* », souligne celui qui a depuis parcouru le monde en participant à des ateliers et en séjournant en résidence à Perte de signal. Ce centre d'artistes autogéré situé à Montréal a pour mandat la création, la recherche et le rayonnement des arts numériques et vidéographiques, ainsi que l'innovation artistique liée à la technologie. « *J'y ai beaucoup appris* », précise le jeune Malien, qui conseille aux artistes désireux de participer aux Jeux de la Francophonie de « *vivre cette expérience immersive en échangeant avec les autres participants francophones et de profiter de ce créneau pour lancer leur carrière à l'international* ». ■

« Je suis allé aux Jeux d'Abidjan avec l'envie de partager ma culture avec des artistes venus du monde entier et de défendre le drapeau de mon pays dans une discipline dans laquelle le Mali n'avait jamais participé »

Les œuvres photographiques d'Emmanuelle Laté explorent les félures de son environnement et plongent le public dans un parcours architectural patrimonial, bâtiments abandonnés, éventrés, chargés d'histoire

EMMANUELLE LATÉ : LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ PHOTOGRAPHIQUE

Après des études d'art à l'Académie d'arts plastiques et graphiques européenne de Lille, ainsi qu'à l'Ensap Bordeaux, où elle décroche un diplôme d'architecture en 2012, Emmanuelle Laté rentre dans son pays d'origine après divers stages en architecture. Au Gabon, la jeune femme ouvre son propre cabinet d'architecture 2EL Architectures. En parallèle, Emmanuelle Laté s'adonne à sa passion pour les arts plastiques et le design tout en pratiquant en autodidacte la photographie, pour laquelle elle nourrit un intérêt particulier. Ses œuvres explorent les félures de son environnement et plongent le public dans un parcours architectural patrimonial, bâtiments abandonnés, éventrés, chargés d'histoire.

Elle s'inscrit au Jeux d'Abidjan 2017 dans l'espoir d'avoir des retours constructifs de professionnels sur ses productions photographiques. « *Quand je me suis inscrite aux sélections, je ne pensais pas être prise. J'ai été très surprise de franchir les étapes et de représenter le Gabon* », avoue l'artiste. Depuis, les succès s'enchaînent. Un an après la compétition francophone, ses œuvres sont exposées à l'Institut français du Gabon. Intitulée « *Passionnés Passionnelles* », cette exposition s'articule autour du combat des Gabonais pour leurs arts.

En juin 2019, elle fait partie du comité d'organisation d'AtWork Libreville, créé par la fondation Moleskine et l'association Mukasa, autour d'un atelier sur la pensée créative et artistique présidée par Simon Njami, figure importante de la culture contemporaine africaine. Des expériences enrichissantes auxquelles l'accompagnement de l'OIF n'est pas étranger, comme le souligne Emmanuelle Laté : « *Je dois au soutien de l'OIF cette opportunité de pouvoir exposer mon travail pour Akaa [Also Known As Africa Artfair, une manifestation d'art*



© Emmanuelle Laté

contemporain, organisée à Paris depuis 2016 et consacrée aux artistes vivant en Afrique ou d'origine africaine], et de montrer mon travail à des professionnels, des galeristes et des collectionneurs. »

Dernier succès en date, l'exposition photographique sur les violences faites au genre, intitulée « *Briser le silence, vaincre la violence* » avec l'AFD (Agence française de développement), à laquelle elle participe. Son conseil aux futurs participants ? « *Se lancer et ne pas avoir peur !* ». À bon entendeur... ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Télécharger le catalogue « *Talents francophones* » et retrouvez le portrait de dix autres artistes et collectifs francophones : https://www.jeux.francophonie.org/sites/default/files/public/wysiwyg/talents-francophones_.pdf



LES COULISSES DES JEUX DE KINSHASA

Reporté d'un an à cause de la pandémie, l'évènement sportif et culturel francophone se déroulera dans la capitale congolaise du 19 au 28 août de l'année prochaine. 2022, c'est déjà demain.



Pour la première fois de son histoire, la République démocratique du Congo s'apprête à accueillir une édition de la compétition quadriennale, les IX^e Jeux de la Francophonie. Après Abidjan en 2017, la prochaine édition devait logiquement se tenir dans un pays du Nord. La désignation de Kinshasa pour la prochaine édition a mis fin à l'alternance entre pays de l'hémisphère Sud et de l'hémisphère Nord, généralement observée depuis la première édition des Jeux, en 1989, à Casablanca, au Maroc. Le retrait, pour raisons financières, de la province canadienne du Nouveau-Brunswick, la seule province bilingue du Canada, en est la raison.

La proposition de la République démocratique du Congo (RDC) d'organiser les Jeux a ainsi été entérinée par l'OIF le 2 juillet 2019, lors de la 107^e session du Conseil permanent de la Francophonie à Paris. Deuxième plus grand pays d'Afrique après l'Algérie (2,345 millions de km²), 450 ethnies différentes composent la population de la RDC. Cinq de ses sites sont classés au patrimoine mondial de l'Unesco : le parc national des Virunga, le parc national de Kahuzi-Biega, le parc national de la Garamba, le parc national de la Salonga, et la Réserve de faune à okapis. Les Jeux constitueront sans nul doute une belle

opportunité pour la RDC de mobiliser sa jeunesse autour des enjeux du numérique, du développement durable, des arts, de la culture et du sport.

En attendant, la République démocratique du Congo s'attelle aux préparatifs pour accueillir la compétition en août 2022, épaulée par le Comité international des Jeux de la Francophonie (CIJF). En novembre et décembre derniers, une délégation du CIJF a ainsi pu visiter les différentes infrastructures devant abriter le Village des Jeux, les compétitions sportives, les concours culturels, le Centre international médias.

L'organisation des jeux de la Francophonie

C'est le Comité international des Jeux de la Francophonie qui supervise à l'échelle internationale les préparatifs de chaque édition. Cet organe subsidiaire de l'Organisation internationale de la Francophonie travaille en étroite collaboration avec le Comité



▲ Journalistes et bénévoles aux Jeux d'Abidjan 2017.



© Adobe Stock

▲ Kinshasa, avec 12 millions d'habitants, est devenue la plus grande ville francophone du monde.



© Adobe Stock

▲ L'un des cinq sites de la RDC classés par l'Unesco au patrimoine mondial, le parc national des Virunga.

national des Jeux de la Francophonie (CNJF), qui est constitué pour chaque édition dans et par le pays hôte des Jeux. Le rôle du CNJF consiste à appliquer le cahier des charges du CIJF en réalisant les Jeux conformément aux règles édictées par ce dernier et à gérer entre autres l'accueil et l'hébergement des participants. Il s'occupe également de la gestion des évènements culturels et sportifs qui sont tous réservés aux moins de 35 ans.

Le volet culturel comprend 11 épreuves : littérature, conte, chanson, arts plastiques et visuels, arts de la rue (hip-hop, marionnettes géantes et jonglerie), danse de création et, en démonstration, arts numériques, trait d'union entre culture traditionnelle et innovation technologique. Les artistes qui concourent dans ces épreuves sont évalués sur la qualité de leur interprétation, leur composition ou leur création ainsi que leur présence scénique. Parallèlement aux diverses expositions et spectacles de la compétition, de nombreux jeunes sont invités à donner libre cours à leur talent par le biais d'ateliers conçus pour favoriser les échanges entre les artistes et les visiteurs. Les modules sont nombreux et variés : l'atelier/création où l'artiste travaille seul ou avec d'autres artistes dans un lieu ouvert au public, ou encore l'atelier/animation où les artistes présentent leurs productions, leurs techniques, leur démarche artistique sous forme de conférences, démonstrations, projections de films, spectacles...

Quant aux artistes qui concourent dans la catégorie arts plastiques et photographie, il leur est impérativement demandé de mettre en place un atelier dans lequel ils s'attelleront à la réalisation de leur œuvre. Une belle occasion pour les professionnels de repérer les jeunes talents. À l'issue des épreuves, les heureux médaillés pourront bénéficier d'un accompagnement personnalisé. Grâce à l'OIF, des auteurs pourront par exemple voir leur recueil de nouvelles édité, des artistes participer à des expositions itinérantes, et les sportifs invités lors d'évènements internationaux tels que les Jeux olympiques. Les lauréats peuvent également être conviés au

Sommet international de la Francophonie, et leur parcours est mis en valeur sur le site Internet des Jeux de la Francophonie. Un argument de plus pour les États et gouvernements membres pour sélectionner avec soin la délégation qui les représentera dans les épreuves culturelles et sportives.

Des épreuves culturelles pour apprécier la richesse de la création francophone

Les Jeux de la Francophonie sont sans conteste pour les jeunes artistes francophones un réel accélérateur de carrière. Les artistes qui participent au concours culturel ont tous fait l'objet d'une sélection rigoureuse par des experts régionaux désignés par l'Organisation internationale de la Francophonie. Le rôle de ces derniers est essentiel. En effet ils sont chargés de valider les sélections nationales en se rendant dans tous les pays concernés. Ensuite, ils devront faire un choix ultime en élisant ceux des artistes qui auront le privilège de défendre les couleurs de leur nation durant les Jeux de la Francophonie. Démarrées en janvier 2021, les présélections culturelles nationales ont été prolongées jusqu'au 30 septembre à la demande des États et gouvernements membres. La publication des listes nominatives des artistes définitivement retenus sera connue le 10 décembre.

Des épreuves sportives de haut niveau

Les épreuves sportives des Jeux de la Francophonie sont régies par les fédérations internationales et mettent l'accent sur deux dimensions essentielles : jeunesse et performance. Les épreuves sont limitées à un programme restreint afin que chaque pays ou gouvernement membre de la francophonie puisse prétendre à l'organisation de la compétition sur son sol. Pour chaque épreuve sportive, les règlements techniques de la fédération internationale concernée prévalent et sont intégrés au calendrier de cette dernière, à l'instar des grands évènements sportifs internationaux. ■

MABANCKOU EN AMÉRIQUE

L'écrivain franco-congolais vit depuis bientôt vingt ans aux États-Unis. Son pays d'accueil n'a pourtant guère inspiré son œuvre littéraire. Éléments d'explication.

Sur sa page Facebook comme dans les – nombreux – portraits que lui consacre la presse, il apparaît dans d'invraisemblables tenues : chemises chamarrées, vestes aux tonalités criardes, casquettes ou borsalinos aux couleurs improbables, sans oublier les chaussures cirées brillant comme des miroirs et ces énormes lunettes qui sont devenues un peu sa marque de fabrique. Toujours tiré à quatre épingle, Mabanckou ne ressemble qu'à Mabanckou.

On le voit aussi régulièrement promener ses chiens, des boston terriers – une race prisée des Américains –, auxquels il s'adresse... en français. Nul doute que l'écrivain franco-congolais, 55 ans depuis le 24 février, détonne en Californie, où il vit depuis 2006, après trois années passées dans le Michigan. Assurément, on ne peut pas confondre l'adepte de la Sape (Société des ambianceurs et des personnes élégantes), le célèbre mouvement dandy né sur les rives du Congo, avec un de ces rappeurs locaux qui mettent un point d'honneur à se fagoter le plus mal possible.

Les zébrures du zèbre

On s'étonne aussi qu'aucun de sa quinzaine de romans ne se situe aux États-Unis. À croire que ce pays peine à nourrir son imaginaire. Probablement celui-ci reste-t-il gravé dans les lieux qui ont façonné son identité : le quartier de Château-Rouge, à Paris, mais surtout Pointe-Noire, sa ville natale, qu'il n'a jamais quittée en pensée. L'univers de son enfance et la figure de sa mère, Pauline, vendeuse d'arachides dans la capitale pétrolière du Congo, à deux pas de l'océan, resurgissent régulièrement sous sa plume. À un journaliste qui lui demandait pourquoi il n'est question que d'Afrique dans ses romans, il répondait : « *Il est difficile de reprocher au zèbre d'avoir des zébrures.* » L'important pour un écrivain, c'est, selon lui, de donner au local la dimension universelle.

Malgré la pauvreté dans laquelle il a vécu, son Afrique n'a rien de misérable. Elle est faite de bonheurs simples. De toute façon, Mabanckou n'a rien d'une pleureuse. Pour lui, les Africains

doivent assumer leur part de responsabilité dans leurs malheurs. « *Nous sommes comptables de notre faillite* », assène-t-il. Même s'il est plus facile, explique-t-il, de condamner l'autre – l'ancien colonisateur, en l'occurrence. C'est l'une des idées qu'il défend dans *Le Sanglot de l'homme noir*⁽¹⁾. « *Je n'ai pas besoin d'afficher une rancoeur pour affirmer mon identité* », dit encore ce spécialiste des formules enlevées.

Le grondement des langues africaines

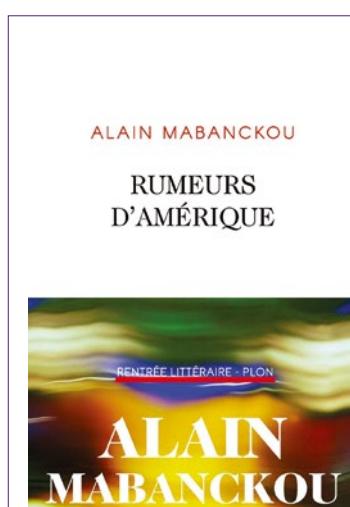
Son autre grande affaire, c'est la langue française, qui porte son souffle créatif, avec, « *en arrière-plan, tout le grondement des langues africaines* »⁽²⁾. Grâce à cette langue, il s'est hissé au sommet de la hiérarchie littéraire, obtenant notamment le prix Renaudot en 2006 avec *Mémoires de porc-épic*⁽³⁾ et conquérant un lectorat enthousiaste, en France hexagonale tout particulièrement.

Il fallait voir, le 17 mars 2016, le public affluer vers le Collège de France, où, professeur invité à la chaire de création artistique, il délivrait sa leçon inaugurale. Alors qu'aux « States », par comparaison, et bien qu'enseignant (la littérature francophone) dans la prestigieuse Ucla (Université de Californie à Los Angeles), il est à peine connu.

Dans son œuvre, l'Amérique était jusqu'ici surtout présente dans *Lettre à Jimmy*⁽⁴⁾, l'essai qu'il a consacré à James Baldwin. Avec

Le Sanglot de l'homme noir, il donne quelques éclairages intéressants sur les différences entre Noirs de France et Noirs des États-Unis. Malgré la couleur de leur peau, Congolais, Sénégalais ou Guadeloupéens restent des étrangers les uns pour les autres. À la différence des Africains-Américains, qui ont en commun l'expérience de l'esclavage.

Les Noirs de France disposent par ailleurs d'une base de repli, en Afrique ou dans les départements d'outre-mer d'où ils sont, eux ou leurs parents, originaires. Ils peuvent toujours se dire : si je ne suis pas accepté ici, je peux toujours aller là-bas. Rien de tel, bien sûr, pour les Afro-Américains, arrachés à leur terre natale depuis plusieurs siècles.





© Philippe Matsas / Opale

Écrivain, point barre

Dans son dernier ouvrage, *Rumeurs d'Amérique*⁽⁵⁾, il en a dit un peu plus sur son lien avec sa terre d'adoption. On le suit dans ses pérégrinations à Santa Monica, où il a vécu jusqu'en 2019, puis dans le Mid-Wilshire, dans le centre de Los Angeles.

Ce que l'on retient surtout, ce sont ses difficiles relations avec les Africains-Américains. Parmi ces derniers, certains reprochent aux Africains d'avoir eu des accointances avec les négriers qui ont déporté leurs ancêtres. « *Nous serions par conséquent frappés éternellement du sceau de la complicité* », commente le romancier. Mabanckou, de toute façon, ne se sent nullement contraint de brandir la couleur de sa peau comme un étandard. Un peu comme Gaston Kelman clamait « *Je suis noir, et je n'aime pas le manioc* »⁽⁶⁾, il ne veut pas se laisser enfermer dans les stéréotypes. Ainsi récuse-t-il l'étiquette d'écrivain africain. Il se veut un écrivain, point barre. Et, il n'a pas honte de le dire, il se sent surtout proche aujourd'hui « *des voix du monde qui aiment à faire entendre les États-Unis* » : l'Iranienne Azar Nafisi, la Nigériane Chimamanda Ngozi Adichie, l'Afghan Khaled Hosseini, le Chinois Ha Jin ou encore le Suédois Art Spiegelman. On ne peut pas reprocher à l'écrivain-universitaire, qui se sent plus à l'aise dans les beaux quartiers californiens que dans les ghettos de Harlem ou de Chicago, de faire semblant de penser ce qu'on attend qu'un Noir pense. ■

1) Éditions Fayard, 2012, et Points Seuil.

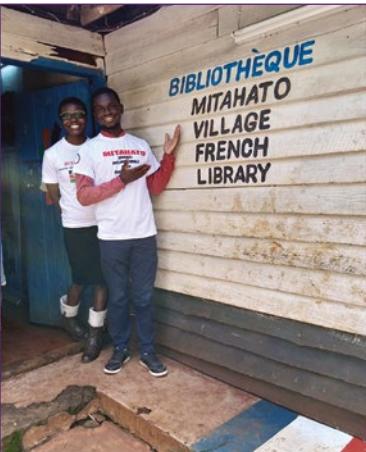
2) Entretien avec Didier Jacob, *Le Nouvel Observateur*, 27 août 2020.

3) Éditions du Seuil, 2006, et Points Seuil.

4) Éditions Fayard, 2007, et Points Seuil.

5) Éditions Plon, 2020.

6) Titre de son œuvre phare, parue en 2004 aux éditions Max Milo, puis 10/18.



INITIATIVE

MITAHATO, PREMIER « VILLAGE FRANCOPHONE » DU KENYA

Haut fonctionnaire kényan aux Nations unies en poste en République du Congo, Chris Mburu a eu une idée folle : faire de son village natal, Mitahato, situé à une cinquantaine de kilomètres de la capitale Nairobi, le premier « village francophone » du Kenya. « *Je dois toutes les opportunités que j'ai eues à la langue française* », affirme-t-il. Avec une volonté affichée, celle de briser la barrière

*dons sont arrivés... ». C'est l'éditeur de français langue étrangère CLE International qui vient ainsi d'envoyer plusieurs ouvrages de sa collection, notamment à destination du jeune public, pour garnir les étagères et participer au développement de cette formidable ambition pour la francophonie. Une initiative originale et prometteuse qui s'inscrit dans une volonté politique et culturelle plus large, à travers The Francophone Network of Kenya (Le Réseau francophone du Kenya) : celle de faire du français la deuxième langue du pays. « *Pour que, comme moi, les enfants puissent réaliser leurs rêves* », confie Chris Mburu. ■*

▼ Chris Mburu avec l'ambassadrice de France au Kenya, pour l'inauguration de la bibliothèque, en octobre 2020.



DR

linguistique qui sépare l'Afrique anglophone de l'Afrique francophone, comme l'avoue cet « étonnant francophone », du nom de la rubrique que *Le français dans le monde* réalise avec *Destination Francophonie*, l'émission de TV5Monde (voir *FDLM* 434, p. 20).

Pour cela, il a créé à Mitahato un Centre régional kényan pour le français, inauguré en octobre 2020, qui comprend une bibliothèque francophone. « *J'ai eu l'idée de l'installer dans la vieille maison où j'ai grandi*, explique-t-il. Mais bien sûr, je n'avais pas encore un seul ouvrage en rayons. J'ai alors lancé un défi à mes amis : aidez-moi à trouver des livres ! Et très vite, les premiers

Clément Balta

Pour en savoir plus : <http://www.francophonetworkofkenya.org/>

L'AFRIQUE A DU STYLE

Loin de se résumer aux seuls tissus wax et imprimés colorés, la mode africaine est en passe de gagner ses premières manches et inscrit sa marque dans l'univers pourtant très select de la haute couture. De quoi donner du fil à retordre à quelques a priori.

I va falloir s'y faire, les traditionnelles *Big Four* de la mode (Paris, Milan, Londres et New York) ne sont plus les seules à donner le ton en matière de couture. Les regards se tournent désormais vers le continent africain, qui décolle les étiquettes et a de la créativité à revendre. À l'heure où les entreprises du textile virent au vert et misent sur le tissu local, le made in Africa incarne un parfait mélange entre des savoirs-faire ancestraux, un patrimoine textile d'une grande diversité et une jeunesse prête à en découdre pour faire de la mode afropolitaine la nouvelle tendance. Depuis la folie du wax en passant par le succès de Maison Château Rouge, la marque pop du 18^e arrondissement de Paris, jusqu'à la collaboration de H&M avec la griffe Mantsho (qui, en sesotho, signifie « *black is beautiful* ») implantée à Johannesburg, l'Afrique est partout et impose son style. Preuve en est que la haute couture multiplie depuis quelques années les appels du pied envers le continent africain.

En 2019, le prix LVMH est ainsi décerné au styliste sud-africain Thebe Magugu, avec ses créations féministes et ses robes-manifestes, comme cet imprimé de sa collection Home Economics dessiné par l'illustratrice Phathu Nembilwi et représentant deux femmes, une Noire et une Blanche, se serrant dans les bras. L'année suivante, c'est Dior qui s'y met en dédiant sa collection Croisière à l'Afrique et en organisant son défilé à Marrakech, carrefour des cultures occidentales, orientales et africaines. Dernier exemple et non des moindres : en novembre dernier, le Franco-Camerounais Imane Ayissi rejoint le calendrier officiel de la haute couture en tant que membre invité. La décision est de taille. « *C'est une grande reconnaissance pour toute l'Afrique*, témoigne alors le styliste, ému. *C'est la première fois qu'un créateur noir d'Afrique sub-saharienne entre dans cette cour, je crois qu'il faut le célébrer.* »

Par les enfants et pour les enfants

Le parcours de ce créateur né en 1968 à Yaoundé symbolise à lui seul la montée en puissance d'une mode africaine à prendre au sérieux. Danseur au Ballet national du Cameroun ayant travaillé avec Patrick Dupond, danseur étoile à Paris, Imane Ayissi tient sa passion pour la couture de sa mère, première Miss Cameroun après l'indépendance du pays, en 1960. « *J'ai commencé mon*



▲ Imane Ayissi, en juillet 2017, lors de la présentation de sa collection Heroes été 2018, à Paris.

© François Durand / Getty Images

apprentissage en démontant et en remontant ses robes, raconte-t-il. C'est pour elle que j'ai fait mes premiers croquis de mode. » Autodidacte, il s'installe à Paris dans les années 1990 et se lance dans le mannequinat, une façon pour lui de découvrir les coulisses des maisons de couture.

Très vite, il défile pour les plus grandes griffes : Dior, Lanvin, Yves Saint Laurent, Valentino, Givenchy, Pierre Cardin. Mais le succès ne le détourne pas de son objectif premier, et en 2001 voilà qu'il lance sa marque, défilant d'abord en dehors du calendrier des fashion weeks avant de changer de stratégie en 2012. « *Je me suis dit qu'il fallait que je sois présent aux défilés haute couture pour montrer que l'Afrique est debout. C'était presque devenu un devoir pour moi. Il fallait que je présente quelque chose au nom de toute l'Afrique et aussi pour mon plaisir et pour tous les gens qui me suivent.* »

Cet engagement d'une Afrique debout, Imane Ayissi le tient notamment en se faisant l'ambassadeur des tissus africains. Aux étoffes venues d'Italie, de France, d'Angleterre, de Chine ou de Japon se mêlent le kenté du Ghana, le manjak du Sénégal ou les dentelles de raphia du Cameroun ou celles en faso dan fani du Burkina Faso.

« *Je veux montrer l'excellence du savoir-faire du continent noir. On a toujours collé des étiquettes à la mode africaine avec des femmes habillées de tissus très colorés, d'imprimés. Moi, j'ai toujours pensé que l'Afrique méritait mieux que ça, car nous avons des savoir-faire et un patrimoine textile très riches. Nous manquons juste de moyens.* » Gageons que l'avenir saura leur en donner. ■

L'AVENTURE DU TISSU NDOP

Le ndop est une étoffe bleu indigo avec des motifs blancs fabriquée depuis plusieurs siècles dans le nord du Cameroun. Connue pour sa méthode de production artisanale et élaborée, ce tissu noble a évolué au fil des ans, passant des plateaux volcaniques des peuples bamilékés aux grandes maisons de couture.

On lie souvent l'Afrique au wax, mais le travail des tissus a toujours été sur le continent un savoir-faire ancestral et emblématique, une des composantes essentielles du patrimoine culturel de certains peuples et pays. C'est le cas pour le tissu ndop, dans la fabrication duquel s'illustre le nord du Cameroun. Les premières traces de cette étoffe remontent au XV^e siècle, et c'est au XVIII^e siècle qu'il a été développé. Plus particulièrement ce sont les Bamilékés et les Bamouns, deux peuples des hauts plateaux volcaniques de l'ouest du pays (et proches par des ancêtres communs et des pratiques similaires) qui sont connus pour leur savoir-faire et la fabrication de ce tissu très particulier.

Le tissu ndop est fabriqué par la mise côté à côté de bandes de coton bleu indigo ornées de motifs blancs géométriques ou figuratifs (avec des représentations de plantes ou d'animaux). Avant de voyager vers l'ouest du pays pour les travaux de surcouture et de finition, il se tisse et trouve sa couleur définitive dans le nord du Cameroun, dans la région de Garoua. Un filage à la main, pratiqué souvent en groupe, permet aux artisans de produire la première étape d'un parcours long et précis, le tissage s'effectuant ensuite sur des métiers de petite taille, avant l'ajout par les tisserands des

motifs géométriques emblématiques du ndop. Ces formes sont aussi symboliques car elles représentent souvent la relation de l'homme avec la nature et l'au-delà. Elles sont en cela porteuses de signification et objet de multiples interprétations.

La technique la plus ancienne se pratiquait au moyen d'un fil de raphia que l'on positionnait en surcouture avant de teindre le tissu.

Un moyen pour obtenir des motifs en blanc, une fois le fil retiré. Une méthode fastidieuse qui a été remplacée par une autre qui consiste en l'utilisation d'une matière imperméable, la cire de bougie ou une pâte faite à partir du manioc, par exemple. Une fois le travail de surcouture achevé, l'étoffe est plongée dans une teinture bleu indigo. Le contraste qui se crée grâce à « la technique de la réserve » permet ainsi de laisser apparaître des motifs blancs. Il existe également une variante de ndop présentant des motifs brodés à la main.

Du sacré au tendance

Le ndop était autrefois considéré comme un produit local chargé de valeur, qui s'offrait dans le cadre d'échanges et de transactions entre peuples et entre chefs, en signe d'amitié et de paix. Cette noble étoffe se transmettait d'une génération à l'autre dans le cadre de rites initiatiques. Seuls d'éminents membres, souvent appartenant à des sociétés secrètes, pouvaient l'arborer, les décorations et la matière du tissu, hautement symboliques, variant selon la région et la famille. Grâce à des pratiques nouvelles et moins élaborées, il a progressivement été possible de rendre le tissu ndop plus accessible. À côté de la forme originelle produite exclusivement à la main par des artisans confirmés, il existe un autre type fabriqué à base d'un tissu industriel traité ensuite artisanalement. Mais il existe aussi une variante entièrement industrielle. Malgré l'attachement qu'elles vouent aux formes, aux couleurs, aux motifs, ces deux versions sont perçues de manière péjorative car noyant le marché de « pâles copies ».

Au fil des années, le ndop a perdu sa valeur symbolique et son aspect sacré, mais son industrialisation a permis d'en faire une tendance connue internationalement. Aujourd'hui, ce tissu a permis la mise en avant du patrimoine culturel camerounais, notamment grâce à des créateurs qui l'ont utilisé d'une manière innovante, tel Cédric DeBakey, qui en a fait des accessoires de mode. Le ndop a même inspiré les plus grandes maisons de couture, comme Hermès, de telle sorte que de ce tissu ancestral des Bamilékés est née une collection de foulards en soie vendus partout sur la planète. ■

▼ Musiciens en tenue ndop.



LA PEINTURE CORPORELLE AUX SOURCES DE LA PEINTURE MODERNE



Au Congo-Brazzaville, la peinture n'est pas née avec la célèbre École de Poto-Poto, créée en 1951 par le Français Pierre Lods. Depuis des décennies, et bien avant la période coloniale, les populations du bassin du Congo ont utilisé la peinture, notamment corporelle et sur masques, pour exprimer leur vision du monde et de la société, embellir et guérir le corps et l'esprit, ou indiquer la fonction et le statut d'une personne. Peintre et sculpteur congolais, **Rémy Mongo Etsion** s'inspire largement de cet héritage, en particulier celui des Tékés, groupe dont il est originaire. Il explique les fonctions et les techniques de cet art qui a largement influencé la peinture moderne congolaise d'aujourd'hui.

La peinture corporelle et sur masque a précédé la peinture dite moderne. Quelles étaient ses fonctions et ses techniques ?

Rémy Mongo Estion : La peinture corporelle avait plusieurs fonctions : cosmétique, qui correspondrait aujourd'hui au maquillage, de guérison et rituelle. À chaque événement, correspondait un type de peinture. Les peintures faciales indiquent le statut et la fonction de la personne. Un œil cerné de blanc révèle la capacité d'un individu à voir au-delà de ce que la majorité des êtres humains voient. Cela peut être une maladie, un problème, une chance, etc.

Un guérisseur ou un féticheur peut ainsi déceler la maladie dont souffre quelqu'un. De même, un oracle peut présager l'avenir. On consultait ces personnes, repérables par leur œil cerné de blanc, pour leurs capacités divinatoires ou médicales, leur aptitude à voir au-delà des apparences, et pour d'autres fonctions.

Toutes les communautés du Congo ont-elles pratiqué la peinture corporelle ?

Toute société humaine organisée recourt à cette peinture dont les signes et les dessins permettent de marquer les différences, de repérer et d'afficher les fonctions et les statuts des individus.

Quels étaient les matériaux et les colorants utilisés ?

Certains colorants étaient d'origine minérale, comme l'argile ou le kaolin, qui donne des couleurs terre de Sienne, d'autres étaient d'origine végétale, comme le bois, d'autres plantes et des fruits. La poudre du bois de padouk, que l'on broyait sur une meule, donne un colorant de couleur rouge ou pourpre. Il faut souligner que des couleurs n'existent pas dans certaines communautés car la matière n'y est pas présente. Pour ma part, je n'utilise pas le violet car cette couleur n'est pas disponible dans l'environnement des Tékés des plateaux.

Outre leur disponibilité ou non, certaines couleurs étaient-elles interdites ?

Certaines couleurs étaient interdites selon la fonction représentée ou l'événement célébré. En général, les couleurs, les dessins et les tissus sont autant de codes précis qui situent une personne et un événement. Le blanc était réservé aux veufs. Le type de tissu porté par le veuf ou la veuve indiquait la durée du deuil déjà effectué et ce qui restait à faire.

Le maquillage au sens large, visage et corps, était-il autant répandu chez les femmes que chez les hommes ?

Le maquillage était pratiqué par les hommes comme par les femmes. Chez les Tékés, les hommes se tressaient la barbe et les cheveux,



▲ La peinture de Mongo Estion exprime elle aussi l'intérieurité. Ici, son œuvre intitulée *Swing*.



©MDM

◀ Masque de danse Mbwanda chez les Lumbus et les Kugnis (de la Lékomou et du Niari, dans l'ouest du Congo).

« La peinture sur masque a été pratiquée quand la peinture s'est détachée d'un support statique, comme un mur ou une grotte. Elle a fonctionné en même temps que la peinture corporelle, dont elle s'est inspirée. Ce que l'on voit sur les masques est ce que l'on peut voir sur l'homme »

et les femmes se coiffaient selon la mode afro. Le maquillage du visage existait dans certains rites, comme les rites d'enfermement destinés à guérir les malades. On soignait la maladie et l'être. La maladie était considérée comme un lest dont il fallait se décharger pour s'alléger.

Comment se déroulaient ces rités d'enfermement ?

Le malade était mis à la disposition d'un collège composé de plusieurs spécialistes. Il était installé dans une maison spéciale mais il n'était pas coupé de son milieu affectif car il devait continuer à être en relation avec sa famille. Celle-ci agit en effet comme un médicament, une thérapie. Chaque spécialiste intervenait selon sa compétence. Le protocole de guérison passait par la prise d'une potion (tisane, infusion, décoction, etc.) et une poudre à avaler pour recolorer la personne à l'intérieur pour que cela transparaisse à l'extérieur. Dans ces rités de guérison, hommes et femmes recouvraient leur corps d'une matière minérale ou végétale, à la manière des bains de boue d'aujourd'hui qui ont pour fonction de faire pénétrer les bienfaits des minéraux ou des végétaux dans le corps humain. La danse, pour sa part, avait entre autres pour fonction de bouger le corps pour l'empêcher de s'ankyloser et faire circuler le sang.

Quelle était la fonction de la peinture sur masque ?

La peinture sur masque a été pratiquée quand la peinture s'est détachée d'un support statique, comme un mur ou une grotte. Elle a fonctionné en même temps que la peinture corporelle, dont elle s'est inspirée. Ce que l'on voit sur les masques est ce que l'on peut voir sur l'homme. Il y a un effet de miroir. C'est à la fois une dissociation de l'humain et un rapprochement. On se dissocie de l'humain mais on s'en rapproche par un rapport de translation. Les masques représentent en général quelque chose d'intérieur.



Pouvez-vous nous donner un exemple ?

Prenons l'exemple d'un masque téké (*voir ci-contre*) qui est divisé en deux par une barre médiane. Cette division indique à la fois une convergence et une divergence, la séparation du monde en mâles et en femelles, en visible et en invisible. Tout autour, il y a des petits quartiers qui représentent le côté mâle et femelle de la lune. De la barre médiane, qui sépare le haut du bas, le ciel de la terre, descend un nez qui est une sorte de phallus. Le mâle est en haut et la femelle en bas. La bouche, en forme de rond, est barrée par une croix de Saint André, qui symbolise un interdit. C'est une manière de dire que la bouche ne peut pas proférer des menaces et dire de mauvaises paroles. Des traits peints en noirs sont les chemins de fluctuation de ce qui sort de la bouche. La décoration autour des yeux indique la capacité de voir, d'exprimer la vie, l'énergie. Les carrés ou les rectangles font référence à la maison, à un lieu clos, circonscrit. Le lieu ouvert symbolise l'animalité ou ce qui est illicite. ■

Cet article est à retrouver sur le site de l'intervieweuse : <https://www.makanisi.org/congo-aux-sources-de-l-art-pictural-la-peinture-corporelle-sur-masque-et-murale/>



Défenestration mentale, toile de Mongo Etsion. ▶

LES SITES RUPESTRES DU MASSIF DE LOVO

Le massif de Lovo, dans le nord de l'ancien royaume africain de Kongo, abrite de nombreux sites rupestres dont l'histoire s'étend sur plusieurs siècles. La RDC entend préserver ce patrimoine afin de contribuer à reconstruire le passé de l'Afrique lui-même.

© congo-ailleurement.com



▲ Le massif de Lovo.

C'est à l'extrême-ouest de la République démocratique du Congo que se concentre l'essentiel des trésors rupestres du royaume de Kongo, à son apogée du xv^e au xvii^e siècle (*lire ci-dessous*) : 102 sites, dont 16 grottes ornées et près de 5 000 images rupestres ont été inventoriées par la mission franco-congolaise « Lovo ». L'archéologue et historien Geoffroy Heimlich et Clément Mambu Nsangathi, conservateur en chef adjoint à l'Institut des musées nationaux du Congo, cherchent en effet depuis une décennie à percer les secrets de cet univers pariétal. Les recherches, longtemps ralenties par les conflits qui minaient la RDC, se déploient désormais à plus grande échelle dans le massif de Lovo afin d'apporter

aux historiens une documentation de premier plan. En effet, les parois des grottes sont décorées de diverses esquisses : lézards, antilopes, figures géométriques ou encore personnages armés de flèches ou de fusils...

« Les images peuvent nous aider à comprendre les modes de fonctionnement de bien des traditions qui ont choisi une voie intermédiaire entre l'oral et l'écrit », précise Geoffroy Heimlich. Il rappelle toutefois la menace qui pèse sur l'état de conservation des sites : « Les impacts humains sur les sites d'art rupestre peuvent aussi résulter de la déforestation, des pratiques agricoles, de la production de charbon de bois, de l'extraction de pierres ou encore du pillage. » Afin de sauvegarder ce patrimoine, l'Institut des musées nationaux du Congo envisage une initiative afin que le massif de Lovo figure sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Mettre l'art rupestre sous la protection de l'institution onusienne permettrait non seulement de préserver ce trésor inestimable, mais participerait par la même occasion au rééquilibrage d'une liste où près de la moitié des sites classés sont situés en Europe. ■

Pour en savoir plus : <https://exposition-lovo.com>



© Geoffroy Heimlich

▲ Théranthropes, êtres mythiques mi-humains mi-animaux, figurés avec de la peinture rouge sur le site de Ndimbankondo (massif de Lovo).

L'ANCIEN ROYAUME DE KONGO, UN ÉTAT PUISSANT ET CENTRALISÉ

Le royaume de Kongo, empire de l'Afrique du Sud-Ouest, aurait été fondé à la fin du xiv^e siècle, même si son origine pourrait remonter au xi^e siècle selon certains historiens. À son apogée, cet État puissant et centralisé, dont l'étendue aurait été de près de 300 000 km², était formé des territoires de l'Angola, de la République démocratique du Congo et de la République du Congo. Muzinga a Nkuwu, premier monarque connu de Kongo, gouverne depuis Mbanza Kongo, la capitale, stratégiquement située au cœur de l'actuelle république d'Angola. Les premières alliances politiques et commerciales se noueront avec les Portugais dès 1483, lorsque ceux-ci arrivent au large des côtes du royaume. Parmi ces échanges commerciaux, figurera la traite des esclaves, qui, au fil des siècles, affaiblira le peuple Kongo. À la mort du monarque, en 1506, son fils Mubemba a Muzinga, baptisé

Alphonso I^r, lui succède. Comme son père avant lui, il a le titre de Mani Kongo, c'est-à-dire « chef politique ». Son règne, synonyme de richesse et de gloire, durera de 1507 à 1543.

Avant que les Portugais ne posent le pied sur le sol de l'empire à la fin du xv^e siècle, le royaume de Kongo était régi par des institutions politiques, économiques, religieuses et sociales, figées dans une longue tradition. L'héritier du trône était choisi parmi les proches du roi : fils, neveux ou cousins, mais la succession matrilinéaire reste privilégiée. Ce mode de succession a considérablement contribué au déclin du pays. En effet, des querelles dynastiques sanglantes, souvent orchestrées par les Portugais, éclatent au fil des siècles. Des batailles qui déciment et affaiblissent le royaume, signant sa chute au xix^e siècle. ■ C. D.

QUAND LES ENFANTS DÉCOUVRENT LES ARTS AFRICAINS

Les éditions Retz ont eu la bonne idée de proposer une déclinaison de leur manuel éducatif d'initiation aux arts plastiques *Tout l'art du monde* dans le cadre de la Saison Africa2020, mettant en avant des artistes du continent africain pour ainsi rapprocher le jeune public de leur univers créatif. Découverte.

Tout l'*art du monde* est un ensemble d'ouvrages des Éditions Retz qui propose, pour les élèves des trois sections de maternelle, une proximité inclusive avec la création artistique. Autour d'activités imaginées en lien avec des œuvres diverses, ces outils pédagogiques mettent les élèves en situation d'immersion, à travers le décryptage, la lecture et la stimulation artistique guidée.

C'est dans le cadre de la Saison Africa2020 qu'a été pensé l'opus de la collection consacrée aux arts d'Afrique, un ouvrage distribué gratuitement dans les écoles maternelles françaises et accessibles également en version numérique sur le site de l'éditeur. Il s'agit de situations et de réflexions liées à sept projets d'arts plastiques de sept artistes africains contemporains. Différents ateliers sont proposés pour mettre à l'honneur les capacités créatives d'Afrique et les rendre accessibles au niveau scolaire.

Cet ouvrage mène les élèves sur les pas de créateurs d'obédiences artistiques différentes : photographie (Malick Sidibé), dessin (Julie Mehretu), peinture (Saïd Atek), sculpture (El Anatsui), perlage (Beya Gille Gacha), architecture (Bodys Isek Kingelez) et design (Vincent Niamien) sont ainsi proposés comme champs d'exploration.

Éducation au regard et travail langagier

À travers ce travail mis à la disposition des élèves, les Éditions Retz placent le développement artistique en milieu scolaire au centre de leurs objectifs. Sont ainsi éduqués, chez l'enfant, l'esprit créatif et critique et l'aptitude à développer un travail langagier en rapport avec le monde de l'art.

Projet n°3 Créer une ville imaginaire avec Bodys Isek Kingelez

Expérimenter les notions d'équilibre et de hauteur

Séance 1 (collectif)
Motricité : mon corps en équilibre

Matière un objet transportable par enfant (sac de graines, caisses, caisses, ...)

Mener avec les élèves différentes activités pour qu'ils perçoivent la notion d'équilibre et de déséquilibre avec leur corps :

- Pour créer un équilibre :
 - le jeu des statues : les élèves se déplacent au son de la musique. Quand la musique s'arrête, les élèves doivent s'immobiliser tels des statues.
- Pour se confronter au déséquilibre :
 - essayer de faire tenir un objet au-dessus de sa tête ou la base de bras,
 - tenir sans bouger sur un pied,
 - tenir sur un pied en tenant un objet.

Romances Ces activités s'appuient sur le vécu corporel pour que les enfants intègrent les notions qui seront mises en application lors des séances d'arts plastiques. C'est ici l'équilibre statique et non l'équilibre dynamique qui est mis en jeu.

Prendre en photographie les élèves lors des différentes activités.

Séance 2 (collectif)
Motricité : mon corps entre hauteur et équilibre

Matière des jouets, des chaises, des bancs

Mener avec les élèves différentes activités pour qu'ils explorent la hauteur tout en conservant l'équilibre :

12

▲ Extrait de l'un des 7 projets d'arts plastiques (ici l'architecture) autour de 7 artistes africains du manuel.

Tout au long des trente-trois pages qui constituent cette édition spéciale, s'éveille la curiosité chez l'élève et se développe une ouverture culturelle sur le monde, africain en l'occurrence. Les apprenants sont ainsi accompagnés sur le chemin de la découverte et finissent par

s'approprier l'univers artistique exploré, en devenant eux-mêmes créateurs. L'apport pédagogique des activités a été réfléchi et étudié, et les situations proposées ont été testées en classe. Guidé dans le cadre d'une pratique artistique inédite et spécifique, l'élève s'exerce à la lecture d'œuvres et à l'appropriation du langage. Il dispose, dans ce parcours d'initiation, d'une palette d'artistes riche et d'œuvres connues et moins connues d'époques et de techniques différentes.

La spécificité africaine a été mise en avant afin d'accompagner, sur le volet de l'accès aux arts multiples du continent, la Saison Africa2020. Ce projet panafricain et pluridisciplinaire est centré sur l'innovation dans les arts, les sciences et l'entrepreneuriat, en mettant l'accent sur l'éducation et la transmission des connaissances à la jeunesse. Ce manuel

de *Tout l'*art du monde** ne pouvait donc mieux valoriser l'universalité de l'art africain en le plaçant ainsi à portée des enfants. ■

EN SAVOIR PLUS

- Téléchargez le livret *Tout l'*art du monde** Africa2020 : <https://www.editions-retz.com/actualites/tout-l-art-du-monde-africa-2020.html>
- Et découvrez les œuvres des artistes africains du livret via ce QR code :



SOLARPARK : UNE IDÉE LUMINEUSE



À travers cette entreprise sociale qu'elle a cofondée et qu'elle dirige depuis 2016, l'entrepreneuse Laetitia Aphing-Kouassi apporte des solutions solaires pour une meilleure éducation et une meilleure autonomisation des populations rurales et précaires. Notamment avec un cartable solaire qui transforme la lumière du jour en électricité une fois la nuit tombée, pour une scolarité sans interruption. Toute la lumière sur cette activité solidaire et rayonnante.



Je veux que l'Afrique puisse aider l'Afrique. C'est mon grand challenge, mon grand espoir », affirme Laetitia Aphing-Kouassi, directrice générale de Solarpark, une entreprise sociale qui vend, depuis des années, en Afrique et en Asie, des cartables équipés d'un panneau solaire. Lancée en 2016, l'idée est d'utiliser l'énergie solaire emmagasinée durant la journée et de la mettre à la disposition des enfants pour qu'ils puissent faire leurs devoirs le soir. « *Un milliard d'enfants dans le monde vivent aujourd'hui sans électricité. C'est énorme ! L'idée est géniale* », précise Laetitia Aphing-Kouassi, avant d'ajouter avec humour : *mais ce n'est pas la mienne* ».

En l'occurrence, c'est celle d'Évariste Akoumian, le cofondateur de Solarpark. Après avoir sillonné de nombreux villages ivoiriens, ce dernier s'est rendu compte que le manque d'électricité constitue un vrai frein à l'éducation. Sans possibilité de faire leurs devoirs à la maison, les enfants ivoiriens ont moins de chance de réussir à l'école. Du coup, les parents rechignent à investir dans la scolarisation de leur progéniture, qui finit souvent par se retrouver exploitée en tant que main-d'œuvre dans les champs de cacao. La Côte d'Ivoire est le premier producteur de fèves au monde. « *Malheureusement, cette production se fait souvent au détriment de la scolarisation des enfants ivoiriens* », souligne Laetitia Aphing-Kouassi. Quand Évariste Akoumian a fait appel à elle pour faire avancer son projet qui stagnait depuis deux ans, la jeune entrepreneuse a bondi d'enthousiasme. « *J'ai trouvé dans ce projet tout ce qui me tient à cœur : les enfants sont l'épine dorsale de toute stratégie de développement. La solution est bien trouvée et admirablement conçue. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de commercialiser le produit et de le rendre accessible aux paysans pour qu'ils puissent en profiter* », insiste-t-elle.

À cette époque, Laetitia Aphing-Kouassi a déjà pris le taureau par les cornes et s'est lancée dans la réalisation de son rêve : une entreprise lucrative qui fonctionne comme une ONG en venant en aide aux plus démunis. En d'autres termes, précise-t-elle, « *une société d'externalisation commerciale qui aide les entreprises à vendre leurs produits tout en accolant leur profit à une cause sociale. Oui ! c'est possible et je l'assume* ».

Pour elle, il est utopique de vouloir aider les personnes sans une assise financière bien stable. Elle a donc pris la résolution de se mettre à son propre compte afin de servir les autres. Elle croit que, quand on n'a pas les moyens de survivre, de payer les factures et de nourrir les enfants, inutile de croire que l'on peut assister, protéger et secourir les autres. Laetitia Aphing-Kouassi a beaucoup ramé pour en arriver là. Tout n'a pas été rose. « *Dans une entreprise sociale, les profits ne s'accumulent pas d'une manière rapide et satisfaisante. Il n'est donc pas toujours évident de convaincre les personnes de s'y investir* », explique-t-elle.

Ne jamais baisser les bras

Depuis ses débuts en Côte d'Ivoire, en 2008, Laetitia Aphing-Kouassi nourrit cette ambition de créer une entreprise à vocation sociale. Née au Japon et ayant grandi en Tunisie, elle s'est installée à Abidjan après avoir étudié et travaillé en France et aux États-Unis. Elle a d'abord œuvré dans l'univers de la communication et du management international, qui lui a fait constater « *une injustice sociale criante. La richesse inaltérable dans le secteur du marketing et de la publicité d'un côté, la pauvreté lancinante des bidonvilles de l'autre. Cela m'a choquée* ». Selon elle, il est possible d'accroître les profits des entreprises afin de répondre aux problématiques sociales que sont l'éducation des enfants, la réduction de la pauvreté et l'autonomisation des femmes. « *On peut être tous gagnants* », assure-t-elle.



▲ Que ce soit dans la région de la Nawa (ci-dessus) ou dans la ville de Daloa (ci-contre), Laetitia Aphing-Kouassi se démène pour que le plus possible d'enfants ivoiriens puissent bénéficier du cartable solaire.



Le pari n'était pas gagné d'avance. Pendant des années, on lui reproche ses « belles idées sociales ». Elle connaîtra échecs et déboires, mais sans jamais s'avouer vaincue. « Je vivais avec ce fardeau. Je voulais mettre en place l'idée de génie qui allait pouvoir calmer ma frustration. » Plusieurs fois, Laetitia Aphing-Kouassi a tenté de voler de ses propres ailes en créant des entreprises sociales. « Bizzbee Media » était sa première initiative. Son objectif : faire du marketing social tout en tirant la sonnette d'alarme sur plusieurs causes, comme le cancer et l'aide aux victimes de catastrophes naturelles, comme les tsunamis et les tremblements de terre. Malheureusement, l'initiative a fait long feu. Retour à la case de départ.

Quelques années plus tard, deuxième tentative. « J'ai été approchée par une artiste qui voulait vendre ses créations, faites à partir du bois local, des œuvres que je trouvais magnifiques », retrace Laetitia Aphing-Kouassi, qui a tout de suite pensé promouvoir cette activité, aussi bien commerciale qu'artistique, tout en soutenant une nouvelle cause humanitaire : la lutte contre la drépanocytose. « Dans notre pays, elle fait des ravages, décimant surtout les nouveau-nés. » Une part des revenus générés par la vente des articles a ainsi été versée à une association qui œuvre contre cette maladie génétique. « Ça marche ! Mon idée va bon train », se réjouit-elle.

Désormais, Laetitia Aphing-Kouassi met à la disposition de ces clients son carnet d'adresses afin de développer des stratégies commerciales plus efficace, mais à une condition : « que les projets servent une cause humanitaire, qu'elle soit choisie par les clients eux-mêmes ou que je la leur recommande ». L'idée de Solarpark, Laetitia Aphing-Kouassi l'a tout de suite adoptée car elle croit profondément à son utilité et à sa vocation humanitaire. Cependant, la mission de cette entreprise sociale s'est élargie. Elle ne se limite plus à vendre des sacs à dos équipés d'un panneau solaire. « Mon objectif est de

développer une industrie autour de ce produit et de créer des emplois pour permettre surtout aux femmes de s'autonomiser et aux enfants de manger à leur faim. » Quand l'enfant ne trouve rien à manger le soir, quand il souffre d'un handicap et quand les parents se démènent chaque jour avec la pauvreté et l'insécurité, à quoi peut servir de l'électricité dans un sac à dos ?

La clé de la réussite : l'autonomisation de la femme

Selon Laetitia, les problématiques sociales sont tentaculaires. Il est essentiel de considérer l'environnement de l'enfant et les conditions dans lesquelles il vit. Elle croit que l'autonomisation de la femme est la clé du changement. « Plus il y aura des femmes autonomes et responsables, plus il y aura des enfants éduqués, résilients, capables d'affronter les difficultés et les échecs. »

Laetitia Aphing-Kouassi est aujourd'hui, fondatrice et présidente du réseau des « Fées », ces Femmes entrepreneures engagées et solidaires. Elle est également secrétaire générale et porte-parole de la Plateforme nationale pour le leadership féminin et l'autonomisation (PNLFA). La solidarité féminine, c'est la clé de son entreprise. Et ce n'est pas un vain mot en temps de pandémie. Car en matière d'éducation, la Covid a annihilé des années d'efforts fournis par les organisations internationales aussi bien que locales. Aujourd'hui tous les Africains, d'ici et d'ailleurs, se serrent les coudes et tentent d'apporter leur pierre à l'édifice. Laetitia montre avec fierté le prototype d'un sac à dos à panneau solaire, fabriqué en Côte d'Ivoire. Ce cartable est le fruit d'une unité d'assemblage lancée à Abidjan, à la suite de la fermeture des usines en Chine. Et de conclure : « Ces cartables fabriqués ici par les Africains et pour les Africains sont conçus pour illuminer les ténèbres de l'ignorance. » ■

L'ARTISTO, LE THÉÂTRE DANS LE QUARTIER

L'Artisto est un espace culturel tunisien qui propose des cours de théâtre pour des professionnels et des amateurs. Implanté dans un quartier populaire de la capitale tunisienne, il est devenu, depuis son ouverture en 2010, un lieu d'apprentissage et d'épanouissement.



▲ Ghazi Zaghbani en plein atelier théâtre dans le centre culturel qu'il a créé et qu'il anime, L'Artisto.

© Amandine Cansinier

Pour Ghazi Zaghbani, acteur, metteur en scène et directeur des lieux, l'Artisto a été créé pour répondre à un besoin crucial de la scène culturelle tunisienne : le manque d'espaces destinés à la culture.

En effet, la Tunisie a connu, dans les dernières années, la fermeture de plusieurs Maisons des jeunes qui constituaient, jusque-là, un espace culturel gratuit au sein de villes et de quartiers où les loisirs manquent cruellement.

Dès son ouverture, non loin du centre-ville de Tunis, l'Artisto a commencé à assurer des cours à titre gracieux pour les enfants et les jeunes du quartier. Il a aussi attiré une communauté hétéroclite qui vient pour se former au théâtre à des tarifs très symboliques. «*Au début, nous ne suscitions pas trop l'intérêt. Nous avons commencé avec deux ateliers seulement. Actuellement, il y en a 120*», se réjouit Ghazi Zaghbani. Les ateliers en question se veulent un lieu de rencontres culturelles riches en créativité et en relations humaines

et en pouvoir d'introspection. Certains viennent pour apprendre à mieux communiquer, pour perfectionner leur manière d'être et de se tenir, pour savoir comment gérer leur stress, être plus performants professionnellement ou moins intimidés dans leur vie personnelle et au quotidien.

Le théâtre au profit de l'épanouissement

À l'Artisto – «*théâtre vivant, lieu intimiste doté d'une âme qui vibre au rythme des spectacles, des ateliers, des formations théâtrales et des créations qu'il accueille*», comme il se présente sur le site de l'établissement –, le credo est l'épanouissement artistique, et le public qui s'y intéresse est un public large et diversifié. «*Nous accueillons des enfants, à partir de 5 ans, des adolescents, des adultes... ici chacun a sa place*», explique son directeur. Les élèves adultes viennent ainsi de secteurs professionnels différents. Fonctionnaires, médecins, avocats ou journalistes se dirigent vers

« Beaucoup de nos élèves sont au départ très introvertis, s'arrêtent à leurs propres limites, des limites qui n'existent que dans leurs têtes et se découvrent par la suite en découvrant tout ce dont ils sont capables »

Ghazi Zaghbani



les ateliers de L'Artisto, en quête de divertissement, mais aussi d'un état de « déconnexion ».

« Je viens ici pour oublier la fatigue de ma journée », explique Rim, qui suit les cours de théâtre depuis un an. Deux heures par semaine, c'est le temps que certains apprenants s'offrent pour « penser à autre chose », « faire une activité différente » par rapport à leur métier, pour « sortir de la logique de la vie qu'ils mènent » ou de leur métier. Cela se fait au moyen de jeux dramatiques, d'ateliers de création qui permettent d'explorer ses propres capacités artistiques et de sortir de l'ordinaire pour aller vers l'imaginaire.

« Beaucoup de nos élèves sont au départ très introvertis, s'arrêtent à leurs propres limites, des limites qui n'existent que dans leurs têtes et se découvrent par la suite en découvrant tout ce dont ils sont capables », relève Ghazi avec fierté. Avec le théâtre, on apprend selon lui, au fil des exercices, à appréhender la vie autrement.

Le théâtre au profit des professionnels de demain

Mais, à L'Artisto, on vient aussi pour des cours à vocation professionnelle et non uniquement pour le divertissement. Ce lieu de rencontres culturelles est aussi un lieu d'apprentissage du métier d'acteur. Il s'agit du premier cours diplômant privé, précise le fondateur des lieux.

« Nous avons estimé que deux heures par semaine, c'était insuffisant pour ceux qui veulent se spécialiser, poursuit Ghazi Zaghbani. Ceux qui viennent pour des objectifs professionnels disposent donc de cours plus intensifs afin de les rendre prêts, à la fin de leur formation, à exercer le métier d'acteur. Nous avons lancé la première formation professionnelle privée en la matière. » Une quinzaine de personnes ayant suivi des cours intensifs et approfondis, au rythme de trois séances de quatre heures par semaine, constitueront donc la première promotion de l'Atelier de l'Acteur et pourront se retrouver sur les planches dès décembre 2021.

La francophonie dans le texte

Mais L'Artisto est surtout cet espace de jeu, de rôles où l'on se découvre acteur, amateur ou professionnel, au fil de situations imaginées et de textes de qualité. Pour le directeur artistique des lieux, il est important de faire jouer aux apprenants des textes qu'ils écrivent eux-mêmes, en groupe ou individuellement, mais aussi

de les mettre en situation au moyen de textes théâtraux connus traduits du français vers le dialecte tunisien ou joués dans leur langue d'origine.

« Nous souhaitons être un espace où la passion s'affirme, naît, s'épanouit, où on rencontre des gens qui partagent le même intérêt pour le théâtre, où on se rencontre avec un soi-même qui était jusque-là caché, conclut Ghazi Zaghbani, bien décidé à transmettre sa passion et à mettre son savoir-faire en matière de jeu et de direction d'acteurs au profit du plus grand nombre. J'aime aller dans les régions, explorer les profondeurs de la société tunisienne et aller au plus près des potentielles capacités, découvrir des talents en latence qui n'attendent qu'à être découverts. » ■

Ghazi Zaghbani s'est produit lui-même sur la scène de son théâtre de poche à plusieurs reprises. Il a joué des textes comme *La Cantatrice chauve* ou *La Leçon*, d'Eugène Ionesco, *Les Bancs* de Jean Genet... Il a aussi joué une adaptation de *La Solitude des champs de coton*, de Bernard-Marie Koltès, *Deal* (pièce coproduite par L'Artisto et la troupe française Les Yeux de l'Inconnu) où il est, sur scène, aux côtés d'un acteur français (l'un s'exprimant en arabe et l'autre en français).

L'Artisto a aussi produit *La Fuite*, une pièce déclinée également en film dans laquelle Zaghbani joue le rôle du terroriste en fuite qui se retrouve en quasi-huis clos avec une fille de joie.

Pour en savoir plus : <http://www.lartisto.net>



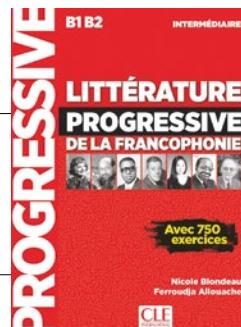
FATOU DIOME

LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE

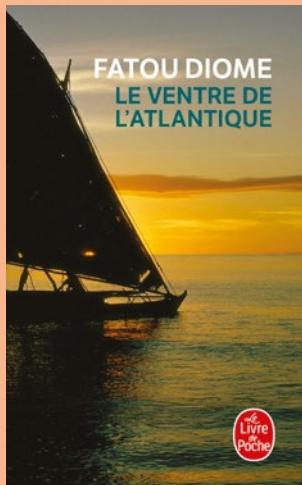
NIVEAU : B1/B2 INTERMÉDIAIRE

RESSOURCES

- Nicole Blondeau et Ferroudja Allouache, *Littérature progressive de la francophonie*, CLE International, 2020



« LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE » : EXTRAIT



français académique et sa foi absolue en Karl Marx, dont il cite l'œuvre par chapitre. Syndicaliste, il assure les fonctions de directeur de l'école primaire du village depuis bientôt un quart de siècle, depuis que le gouvernement, l'ayant considéré comme un agitateur

Bien sûr que je me souviens de lui.

Monsieur Ndétare, instituteur déjà vieillissant. Avec une lame pour visage, des fourches en guise de mains et des échasses pour l'emmener faire le fonctionnaire dévoué jusqu'aux confins du pays, là où l'Etat se contente d'un rôle de figurant. Ndétare se distingue des autres habitants de l'île par sa silhouette, ses manières, son air citadin, sa mise européenne, son

dangereux, l'a expédié sur l'île en lui donnant pour mission d'instruire les enfants des prolétaires.

Bien sûr que je me le rappelle.

Je lui dois Descartes, je lui dois Montesquieu, je lui dois Victor Hugo, je lui dois Molière, je lui dois Balzac, je lui dois Marx, je lui dois Dostoïevski, je lui dois Hemingway, je lui dois Léopold Sedar Senghor, je lui dois Aimé Césaire, je lui dois Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar, Mariama Bâ et les autres. Je lui dois mon premier poème d'amour écrit en cachette, je lui dois la première chanson française que j'ai murmurée, parce que je lui dois mon premier phonème, mon premier monème, ma première phrase française lue, entendue et comprise. Je lui dois ma première lettre française écrite de travers sur mon morceau d'ardoise cassée. Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction, il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde. Et parce qu'il a comblé mon premier désir conscient, aller à l'école, je lui dois tous mes petits pas de french cancan vers la lumière.

Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2001

POUR MIEUX COMPRENDRE : LE LEXIQUE

Une lame : l'instituteur a un visage long et très fin, comme une lame de couteau.

Des fourches : l'instituteur a des mains qui ressemblent à un instrument avec un long manche, qui sert à ramasser l'herbe.

Des échasses : 1) de longs bâtons sur lesquels on pose les pieds pour marcher ; 2) l'instituteur a de très longues jambes.

Dévoué : qui se consacre entièrement à son travail dans des endroits lointains, extrêmes (**aux confins**) de l'île.

Une mise : la façon de s'habiller.

Une foi : la croyance.

Un syndicaliste : un militant actif dans une organisation qui défend les droits des travailleurs.

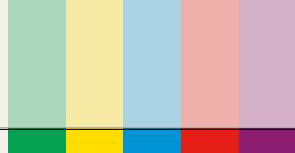
Un agitateur : une personne qui s'oppose au pouvoir politique.

En cachette : en secret.

Un phonème : un son ; **un monème** : le plus petit élément de la chaîne parlée qui a un sens. Ex. : « Il/nage/dans/la/mer » comporte 5 monèmes.

Aventure ambiguë : 1) une aventure étrange, bizarre ; 2) le titre du roman de l'auteur sénégalais C. H. Kane.

French cancan : une danse célèbre des bals publics à Montmartre (Paris) dans les années 1900.



© Adobe Stock

PRÉSENTATION DE L'AUTEURE



© Flammarion/Léo Crepi

Fatou Diome est une femme de lettres franco-sénégalaise. Elle est née en 1968 à Niodior, une petite île du sud-ouest du Sénégal. Elle est élevée par sa grand-mère. Elle quitte son village pour poursuivre ses études dans d'autres villes du Sénégal.

Seule, elle trouve réconfort dans la lecture. Elle s'inscrit à l'université Cheik-Anta-Diop de Dakar, elle s'intéresse au cinéma et au langage de l'image. Elle rencontre un Français avec lequel elle se marie. Le couple s'installe en Alsace en 1994.

Fatou Diome fait des études de sciences humaines à l'université de Strasbourg. Elle écrit d'abord des nouvelles inspirées de son expérience qui sont rassemblées dans un recueil, *La Préférence nationale* (Présence Africaine, 2001), puis un roman, *Le Ventre de l'Atlantique* (Éd. Anne Carrière, 2003 ; Le Livre de Poche, 2005), qui lui vaut une reconnaissance nationale.

Dans ce livre, elle met en scène la France et l'Afrique à travers deux destins croisés : celui de la narratrice, Salie, immigrée en France, et celui de son frère resté au pays. Elle y décrit les contradictions de la société française, les désillusions de l'eldorado que représente ce pays pour les Africains qui rêvent de s'y rendre.

Son deuxième roman *Kétala* (« assemblée générale », dans sa langue maternelle, le sévère), sorti en 2006 chez Flammarion, confirme son talent. S'ensuivront d'autres romans et récits, ainsi qu'un essai, *Marianne porte plainte !* (Flammarion, 2017). Son tout dernier ouvrage, *De quoi aimer vivre*, a été publié récemment par Albin Michel (*lire page 4*).

DÉCOUVERTE

- 1) Comment comprenez-vous le titre du roman d'où est extrait ce passage ?
- 2) À quoi correspond le chiffre au-dessus du texte ? Numérotez les paragraphes.
- 3) Lisez le texte. Qu'avez-vous compris ? À quelle personne est écrit ce passage ?

EXPLORATION

- 1) Retrouvez les deux paragraphes/phrases qui ont le même sens : de qui est-il question ? Quel effet produit la répétition des deux premiers mots ?
- 2) Paragraphe 2 : qui est monsieur Ndétare ? Quelle est sa fonction ? Relevez les expressions qui le décrivent physiquement et analysez-les. Présentez-le avec vos propres mots.
- 3) Faites une fiche biographique de cet homme (métier, instruction, militantisme...). Qu'a fait le gouvernement sénégalais et pourquoi ?
- 4) Paragraphe : Soulignez le groupe de mots répété et dites combien de fois il est repris. Qu'est-ce que ces répétitions montrent des sentiments de la narratrice ?
- 5) Classez par domaine (politique, philosophie, poésie, roman, littérature française et étrangère) et par sexe tous les auteurs cités. Que représentent les auteures féminines ? Quel genre d'éducation M. Ndétare transmet-il ?
- 6) Commentez la dernière phrase. Comment comprenez-vous l'allusion à « french cancan » ? Que représente « la lumière » pour la narratrice ?

CORRIGÉS

DÉCOUVERTE

1) Réponse libre. Les interprétations de cette métaphore sont plurielles. « Le ventre » renvoie à celui de la femme qui donne la vie. Il peut aussi renvoyer au ventre de l'océan Atlantique, le plus profond de l'eau, dernier tombeau des Africains qui se jettent des bateaux négriers pour échapper au sort d'esclave qui leur était réservé. C'est l'océan Atlantique qui mène les immigrants vers l'Europe, à la fois espoir et désespoir.

2) Le chiffre 4 correspond au numéro de chapitre. Il y a quatre paragraphes dans ce texte.

3) Réponse libre. Le passage est écrit en « je ». La narratrice parle de son instituteur qui lui a beaucoup apporté dans sa scolarité.

EXPLORATION

1) Les paragraphes 1 et 3 ont le même sens (« Bien sûr que je me souviens de lui / Bien sûr que je me le rappelle »). Il est question de « lui/le », pronoms qui font référence à l'instituteur M. Ndétare. La reprise de « Bien sûr » produit un effet d'insistance et d'oralité. On a aussi l'impression que la narratrice s'adresse à quelqu'un, qu'elle répond à une question qui vient de lui être posée.

2) La narratrice dit de M. Ndétare que c'est « un instituteur déjà vieillissant », qu'il a un visage long et fin (« une lame »), des mains qui ressemblent à un instrument qui sert à ramasser l'herbe (« des fourches ») et de très longues jambes comme des bâtons (« des échasses »). On l'imagine comme une personne très grande et très maigre.

Quelque chose d'aigu (« lames/fourches ») se dégage de cet homme, quelque chose d'ascétique.

3) M. Ndétare est un instituteur qui s'investit beaucoup (« fonctionnaire dévoué ») dans son travail. Il est passionné de littérature, de politique (Karl Marx). Il défend la cause des salariés, des ouvriers : c'est un « syndicaliste » que le gouvernement considère comme une personne dangereuse et qui l'a envoyé enseigner aux « enfants de prolétaires », loin de la ville, dans cette île éloignée (« aux confins du pays »). Le

gouvernement a sans doute eu peur des qualités de militant de ce syndicaliste, de son intelligence à ouvrir les consciences. Il l'a éloigné de la ville, de là où se trouvent concentrés les ouvriers, là où sa parole et son analyse sociale peuvent inciter à la révolte. Il l'a sans doute aussi éloigné de ses camarades de combat afin de le neutraliser en l'isolant.

4) « Je lui dois » est le groupe de mots repris 19 fois ; cette répétition met l'accent sur tout ce que l'instituteur a fait pour la narratrice. Elle lui doit beaucoup puisque c'est grâce à lui qu'elle a acquis toutes ses connaissances intellectuelles, qu'elle s'est ouverte au monde, à « la lumière ». Le nombre très important de répétitions joue comme un leitmotiv, une sorte de litanie qui dit l'hommage que la narratrice rend à M. Ndétare.

5) Les domaines sont : la politique (Montesquieu, Marx, Césaire, Senghor), la philosophie (Descartes, Montesquieu, Marx), la poésie (Hugo, Senghor, Césaire), le roman (Montesquieu, Hugo, Balzac, Dostoïevski, Hemingway, Beauvoir, Yourcenar, Bâ), le théâtre (Molière), la littérature étrangère (Dostoïevski, Hemingway) et la littérature française. Il y a 3 femmes citées : S. de Beauvoir, M. Yourcenar et M. Bâ. Beauvoir est connue pour ses travaux sur le féminisme, la condition de la femme ; Yourcenar est la première femme élue à l'Académie française, en 1981 ; Bâ fait partie des grandes écrivaines africaines qui ont contribué à interroger les traditions et travaillé pour changer la condition des femmes ; elles ont mené une vie libre. L'instituteur transmet une éducation ouverte, intelligente, basée sur des lectures diverses telles que la littérature, la politique, la philosophie qui permettent de développer l'esprit critique, d'accéder à une forme de liberté.

6) L'instituteur a permis à la jeune fille d'aller à l'école, de combler ses désirs de savoir ; il lui a donc ouvert les portes vers l'ailleurs, la connaissance, la « lumière », qui réfère sans doute aux « Lumières » du XVIII^e siècle. D'une certaine manière, il lui a aussi permis d'aller à Paris, en France, où elle a pu poursuivre ses études à l'université. « Les petits pas de french cancan » sont un clin d'œil à cette danse très connue, joyeuse, des bals populaires, à la provocation, à la transgression (cette danse est assez provocante !).

Sur le delta du Sine Saloum, au Sénégal, non loin de l'île de Niodor, où se déroule une partie de l'action du *Ventre de l'Atlantique*.





L'apprentissage du français à portée de main

CINÉMA + SÉRIES + CULTURE + DÉCOUVERTE +
DIVERTISSEMENT + JEUNESSE + ART DE VIVRE +
LANGUE FRANÇAISE...



tv5mondeplus.com

Disponible partout. Tout le temps. Gratuitement.

La plateforme francophone mondiale



LES FEMMES SONT SOUVENT LES PREMIÈRES FRAGILISÉES PAR **LES CRISES.** ENSEMBLE, **SOUTENONS-LES.**



Dans les pays francophones, chaque nouvelle crise plonge des millions de femmes actives dans la précarité. Faire un don au fonds **#LaFrancophonieAvecElles** c'est les aider à se relever et à retrouver leur autonomie. Ensemble, soutenons-les sur

www.francophonie.org



Supplément du *Français dans le monde*. Ne peut être vendu séparément.

ISSN: 0015-9395
ISBN : 978-2-09-037347-9

